REVUE DOMINICAINE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

3500, Av. Laval, Montréal-18, P. Q.

Vol. LVIII Tome I Mai 1952

Pâques coréennes

Dédié à tous les soldats qui sont morts sur le champ de bataille en ce jour de Pâques 1952.

LE SOLDAT a piqué sa tente pour la nuit.
Le ciel oriental est sombre comme un poêle.
Or l'enfant-guerrier rêve à son lointain pays
Tandis que la frayeur le transit jusqu'aux moëlles.

Un violent désir de VIVRE l'envahit !
Des Pâques de jadis sa mémoire s'étoile.
Au lieu d'une autre main il étreint un fusil.
Son cœur est déchiré comme au Temple le voile.

L'enfant trop tôt fait homme a dû boire au calice
De la haine ; et son âme éparse ne sait plus
Retracer son chemin dans ce monde confus.

— Quand vint l'aube pascale, avec des bruits d'hélice,
Son cœur ardent s'ouvrit sous un éclat d'obus,
Et sur cet holocauste on vit pleurer Jésus.

R. DION-LÉVESQUE

Les sacrements de Pâques et leur catéchèse

(suite)

Les Grecs appelaient *mystagogiques* leurs catéchèses sacramentaires de Pâques : nom fascinant qui replongeait l'enseignement dans le mystère de l'arcane et lui attribuait toute sa fonction d'initiation. Mystagogique ou *ad infantes*, si uniforme partout nous apparaît l'institution, qu'en demander le plan à saint Cyrille de Jérusalem c'est aussi introduire, à quelques variantes près, le contenu des prédications d'Ambroise ou d'Augustin. « Après le saint jour de notre salut, la Pâque, à partir du second jour qui suit le sabbat et tous ceux de l'octave, aussitôt après la synaxe, vous viendrez dans la sainte église de l'Anastasis (de la Résurrection : les catéchèses « pour ceux qui seront illuminés » étaient prêchées dans le *Martyrium*, église de la Passion), pour entendre d'autres catéchèses avec la grâce de Dieu. Alors seulement on vous enseignera au sujet de chacun des rites que vous aurez reçus : leurs raisons et leurs justifications ainsi que ce qu'en proposent les écritures des deux Testaments. D'abord les cérémonies de votre baptême avant l'entrée au baptistère, et ensuite comment vous avez été purifiés de vos péchés *par le bain d'eau que la parole accompagne*... Semblablement au sujet des sacrements accomplis sur l'autel de la nouvelle Alliance et qui ont eu ici leur commencement, vous apprendrez ce que les Saintes Lettres nous en ont transmis, quelle est leur vertu, leur efficacité » (*Catéchèse*, XVIII).

La théologie sacramentaire sera donc liturgique et biblique. Je parlais précédemment d'une éducation par le rite. Nous en découvrons ici la technique et le bienfait. Une à une, le commentaire reprend les étapes de la liturgie. « Qu'avons-nous fait samedi ? évoque patiemment saint Ambroise... Nous sommes arrivés à la fontaine, tu es entré, tu as été oint. Pense à ceux que tu as vus, pense à ce que tu as dit, rappelle exactement tes souvenirs... » Gestes et paroles de la messe amorceront semblablement les propos de la catéchèse eucharistique, si bien que

celle-ci devient un document fidèle de liturgie comparée où retrouver l'histoire des institutions rituelles dans leur pureté native et selon la diversité des églises. En vérité, il faut reconnaître ici une pédagogie universellement approuvée, sûre d'elle-même, de son expérience : le sacrement instruit par son propre déploiement symbolique, il est déjà spectacle et jeu du mystère ; et ne soyons plus déconcertés si le théâtre vient à renaître de la liturgie quand la dévotion friande du moyen âge se sera lassée de la liturgie. Au reste, les Docteurs anciens ont exprimé mieux ce que je tente péniblement de dire à leur place. Ecoutez l'exorde de la première catéchèse baptismale dans l'abside de l'Anastasis, c'est Cyrille de Jérusalem parlant à ses ouailles blanches : « Je désirais depuis longtemps, enfants véritables et désirés de l'Eglise, vous instruire de ces mystères spirituels et célestes. Mais parce que je savais bien que la vue est plus fidèle en ses renseignements que l'ouïe, j'ai attendu jusqu'au moment présent afin que, rendus plus faciles à conduire par l'expérience que vous avez maintenant faite, je puisse vous amener, comme par la main, dans la patrie plus éclairée et plus parfumée de ce paradis. D'ailleurs, vous avez été reconnus capables d'avoir part à des mystères plus divins, après avoir été jugés dignes d'être admis au baptême divin et vivifiant. Il faut donc dresser pour vous la table des enseignements plus complets. Eh bien ! c'est ce dont nous voulons vous instruire avec exactitude pour que vous sachiez l'œuvre qui s'est opérée en vous en ce soir de votre baptême » (trad. H. Chirat). Les baptisés de Milan n'entendront pas autre chose quand Ambroise montera à l'exèdre : « Nous vous avons donné chaque jour des instructions morales, tandis qu'on lisait soit l'histoire des patriarches, soit les maximes des *Proverbes*, afin que formés et instruits par là, vous vous accoutumiez à entrer dans la voie de vos ancêtres, à suivre leur chemin et à obéir aux oracles de Dieu et qu'ainsi, une fois renouvelés par le baptême, vous meniez le genre de vie qui convient à ceux qui ont été purifiés. A présent les circonstances nous invitent à parler des mystères et à vous donner l'explication même des sacrements. Si nous avions pensé y faire allusion avant le baptême

alors que vous n'étiez pas encore initiés, on aurait estimé que c'était de notre part commettre une trahison plutôt qu'enseigner une tradition. D'ailleurs la lumière des mystères pénètre mieux chez ceux qui ne s'y attendent pas que si une explication quelconque les avait précédés » (*De mysteriis*, I ; trad. Dom B. Botte).

La parole est signe dans son bruit et dans son essence. Voilà une affinité métaphysique entre la Parole et le Sacrement ; et la liturgie successive des deux synaxes, celle de l'enseignement et celle du mystère, consacrait rituellement cette relation. « Nous faisons un usage dévot et très respectueux, pense saint Augustin, des symboles propres à représenter une chose sacrée, bien qu'ils aient été empruntés à toutes sortes de créatures : vents, mer, terre, oiseaux, poissons, arbres, hommes. Nous le faisons fréquemment dans l'usage du sermon, mais avec une extrême parcimonie dans la célébration des mystères de la liberté chrétienne ; alors l'eau, le blé, le vin et l'huile suffisent ». Aussi bien, la Bible, Parole de Dieu, proposera toute la grammaire des signes pour expliquer les autres sacrements : ceux des mystères liturgiques. L'Esprit plane sur les eaux du baptême comme au jour de la création et l'eau sacramentelle était évoquée par l'eau du déluge, le passage de la Mer Rouge, l'eau guérisseuse du Jourdain au temps d'Elisée et du lépreux Naaman, et l'eau du Jourdain baptismal aux jours du Précurseur. Le Baptême est délivrance comme la sortie d'Egypte et la libération de Babylone. La messe est rite d'offertoire et de louange selon les sacrifices d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech ; nourriture comme la manne ; union mystique comme les noces du *Cantique*.

La Bible, histoire sainte avant le *Credo*, devient poétique sacrée après les sacrements d'initiation. Les mêmes lectures du samedi saint qui étaient prophéties étalent maintenant une préface d'imagerie et de symboles aux accomplissements du baptistère et de l'autel. L'exégèse agile des Pères se mouvait aisément de l'un à l'autre de ces deux paliers bibliques. Interprétation *historique* et *morale* et interprétation *mystique* n'épuisaient pas le trésor de la Révélation : leur religion bien plus que

la technique scolaire de leur allégorie savait trouver dans la Bible des choses anciennes et les choses nouvelles. Du reste, quelle autre mieux que la Parole de Dieu aurait pu exprimer tout le sacré des mystères chrétiens sans profanation, et comment mieux parvenir au *dévoilement* de l'arcane, sinon par les symboles mêmes de la *Révélation* ?

Envions l'amplitude de cette théologie de la signification sacramentaire qui s'ouvre sur toute la perspective de la foi par les avenues mystiques de la liturgie et de l'Ecriture. La nôtre, plus éprise d'intelligibilité, a rogné le symbolisme au contour des effets sacramentels. Dans le plan de la catéchèse primitive, les sacrements préservaient toutes leurs dimensions sacramentales et didactiques : ils n'étaient pas seulement les signes d'une grâce opérée, mais aussi signes de la foi, *sacramenta fidei.*

Ce que saint Cyrille de Jérusalem appelait la *dunamis* des sacrements, leur efficacité, se proposait dans une doctrine éminemment christologique et ecclésiale. N'isolons point ces catégories dans une dualité répulsive, car entre le Christ et l'Eglise il y a la conjonction et l'intimité de l'Epoux et l'Epouse. L'Eglise n'est-elle pas la nouvelle Eve issue du côté de l'Adam johannique, avec l'eau du baptême et le sang du sacrifice ?

L'un et l'autre, le Baptême et l'Eucharistie, il faut le répéter avec Théodore de Mopsueste, sont mémorial et grâce de Pâques. Sans doute dans le mystère de l'aube pascale, par toute la présence mystique du Ressuscité, le réalisme de la théologie paulinienne traduisait-il mieux son efficacité. Plénitude des temps et plénitude du Christ ; sacrement de l'immersion et mystère de l'insertion dans le Christ :

« Vous êtes en effet tous fils de Dieu dans le Christ Jésus par la foi, car vous tous qui avez été baptisés au Christ vous avez revêtu le Christ... Ensevelis avec lui lors du baptême, vous en êtes aussi ressuscités avec lui, parce que vous avez cru en la force de Dieu qui l'a ressuscité des morts.... Il vous a fait revivre avec lui ! Il vous a remis tous vos péchés !... Il a dépouillé les Principautés et les Puissances et les a données en spectacle à la face du monde, en les traînant dans son cortège triomphal... Or,

si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons avec lui, sachant que le Christ ressuscité des morts ne meurt plus, la mort n'a plus d'empire sur lui : sa mort fut une mort au péché une fois pour toutes, mais sa vie est une vie pour Dieu ».

Le Corps ressuscité donnait son sacrifice et son mystère en nourriture :

« Notre Pâque, le Christ, a été immolée. Célébrons donc la Fête, non pas avec le vieux levain, un levain de malice et de perversité, mais avec les azymes de pureté et de vérité ».

Purification et sacrifice, sacrifice et nourriture, Pâques a rallié tous les rites de l'homme et prévenu en grâces les désirs dont l'homme chargeait ses rites.

Mais l'Eglise est aussi Corps du Ressuscité. Et ceux que le Christ a insérés dans son corps et ceux qu'il a nourris de sa chair immolée, qui donc les séparerait de l'Eglise ? Le baptême, sacrement de la foi de l'Eglise, est grâce de *fidélité* contre l'hérésie. La communion, agape, charité, fraction du même pain rompu dans le baiser de paix, est grâce d'unité contre le schisme. « *Il n'y a qu'un Corps et qu'un Esprit... un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême... Du moment qu'il n'y a qu'un seul pain, nous ne formons à nous tous qu'un seul corps, car tous nous avons part à ce pain unique* ».

Et dire que les enfants d'Hippone et d'Antioche comprenaient cela ! Et je pense à notre individualisme religieux, à ce que l'impatience me ferait appeler nos spiritualités « d'amitiés particulières », qui ressemblent parfois étrangement à notre imagerie douillette et profanatrice... Mais n'éteignons pas la mèche qui fume encore, et laissons brûler les lampions. Qui donc prétendrait dépister tous les cheminements secrets de la grâce à travers la foi même la plus implicite ?

* * *

Ainsi avons-nous épuisé les topiques de la catéchèse et les constantes de sa théologie. Au jour de la déposition des tuniques baptismales, le dimanche des *Quasi modo geniti*, l'évêque d'Hippone était inquiet. Il

abandonnait les agneaux au sort des brebis. Le scandale des mauvais chrétiens... « Choisissez qui imiter » ! A l'expérience de la catéchèse, dans la maternité et la pédagogie de l'Eglise et dans une tradition vivante, pourquoi nous-mêmes ne reviendrions-nous pas demander l'esprit et les conseils pour éclairer ou réformer notre religion des sacrements ?

Une doctrine spirituelle de la vie sacramentaire pour s'édifier exigera au préalable une restauration de l'idée de sacré. Que les Séraphins purifient nos lèvres avec leurs charbons ardents pour la Majesté redoutable du Sanctus ! Il nous faut retrouver le sens, le mystère de la Transcendance de Dieu, dans la certitude de notre impuissance à l'approcher sans nous séparer d'abord, psychologiquement et moralement, du monde aux profanations visibles et sensuelles, de nous-mêmes : de notre impureté physique et spirituelle. Non pas loi de crainte assurément, mais la plénitude de charité elle-même n'a pas détruit dans notre psychologie la plus instinctive cette révérence sacrée, la terreur sainte, cet « *awe* » que notre vocabulaire indigent peut envier à l'anglais : sentiment et hommage essentiel de l'être au Créateur des choses visibles et invisibles. Transcendance qui est attraction aussi et écartèlement du sens et de l'esprit au plus intime d'une nature qui se sait œuvre de Dieu en origine et en finalité. Crainte et désir composent l'antinomie radicale de la religion humaine ; mais Jéhovah s'est rapproché dans la Révélation du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et le Père a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils.

Le Christ en sa médiation a conjoint la nature et la grâce, mais sa médiation consacre en nous, dans nos instincts et dans nos vertus, l'équilibre fondamental de la révérence et de l'amour, le dynamisme ontologique et théologal de la purification et de l'adhésion. Aussi bien, même en christianisme, le religion a dû accorder ses rites au rythme le plus essentiel du sentiment religieux : l'arcane. Or, il est urgent d'en récupérer la mystique d'initiation. Notre psychologie déconcertée oppose bien des répugnances à avouer cet instinct très primitif : je pense à l'ironie facile, au ridicule copieux que nous répandons autour du secret des rituels d'ini-

tiation, des degrés de certaines sociétés ou fraternités. Pourtant l'exigence historique du paganisme qui avait imposé l'arcane à l'Eglise maintient toute sa nécessité morale. Le baptême chrétien exigera toujours l'exorcisme. Le paganisme, le nôtre, celui de notre âge et de notre société, n'en est plus un d'ignorance et de persécution peut-être — et encore ! — mais l'indifférence, l'apostasie, le blasphème ont prévenu souvent la foi explicite dans la conscience des premiers communiants : l'âme et la langue ont profané le sacrement. Or, le sacrement est sanctification dans sa loi et sa grâce, et il ne livre son mystère que dans la consécration. On ne peut y accéder que purifié, séparé du monde et de l'imposture de notre civilisation. L'intelligence des sacrements requiert le même détachement. Dans la symbolique chrétienne depuis saint Jean, la vérité et le Corps sont donnés sous les espèces du pain. Mais le pain est consacré, non seulement dans sa substance, mais par la consécration préalable des lieux, des temps, des choses et des personnes. Que ce soit la loi de notre catéchèse ! Au reste, une autre profanation plus confuse et plus insinuante tend ses embûches à la théologie sacramentaire : notre familiarité excessive avec le divin, dont la propension au blasphème dans nos mœurs reste le document sociologique le plus navrant. Nous avons perdu le goût du sel et l'efficacité de l'*Ephpheta*. Le métier de sacristain, a-t-on dit, est un métier dangereux : nous sommes tous un peu sacristains. Le sacré nous fut rendu accessible dès l'enfance et cette familiarité prématurée, sans l'éducation des rites, estompe et dégrade en nos esprits la distance révérentielle de la religion et la sainteté redoutable de Dieu et de ses opérations sacramentelles.

Notre psychologie religieuse enjoindrait donc d'elle-même ce retour à la mystique de l'initiation. La psychologie tout court pourrait conseiller cette réconciliation de notre sensibilité avec ses devoirs rituels les plus primitifs. Les païens eux-mêmes dans leur déchéance inquiète étaient plus sensibles que nous à l'instinct mystique des initiations. Lustrations et banquets en marquaient les rites, et même l'orgie n'a pu étouffer complètement l'appel religieux des mystères éleusiens. Par une légende plus

improbable de l'imagination d'Homère ou d'une rapsodie d'aède plus lointain, l'Odyssée nous reporte vers les rites d'initiation et d'hospitalité imposés au voyageur de la fatalité : « Cependant Télémaque était allé au bain. La jolie Polycaste, une des Néléides, — c'était la moins âgée des filles de Nestor, — après l'avoir baigné et frotté d'huile fine, le vêtit d'une robe et d'une belle écharpe; en quittant la baignoire, il avait l'apparence et l'allure d'un dieu. Il revint prendre siège à côté de Nestor, le pasteur de ce peuple. On retira du feu les grosses viandes cuites ; on s'assit au festin et de nobles servants veillèrent à remplir de vin les coupes d'or » (*Odyssée*, III, 465 ; trad. Bérard). La supercherie typographique des italiques aurait profané la jonction surnaturelle de notre Baptême et de notre Eucharistie, mais ces signes étaient-ils requis pour accuser des analogies confuses et l'alliance rituelle de l'ablution et du festin ? Et devant le héros accueilli dans l'hospitalité étrangère, pourquoi ne pas évoquer saint Paul : « Ainsi donc, vous n'êtes plus des étrangers ni des hôtes, vous êtes concitoyens des saints, vous êtes de la maison de Dieu ». Ne soyons point scandalisés par ces rapprochements, encore moins effrayés. Y eût-il même une relation historique d'emprunt de notre liturgie à ces rites aveugles, — mais je dénie ici la conjecture, — la transcendance institutionnelle de la grâce sépare notre religion de ces gestes d'incertitude émouvante. Mais la grâce est donnée aux hommes. Et si Dieu n'a pas dédaigné de se donner lui-même en nourriture en forme de pain, c'est-à-dire dans le signe du besoin le plus impérieux de notre nature, pourquoi devrions-nous nous surprendre que les rites les plus essentiels de nos sacrements puissent aussi correspondre à des instincts profonds de notre nature ? Il y a en nous une disponibilité, une ouverture au mystère dont il faut reprendre conscience et qu'il est bienfaisant de purifier.

Ce que l'anthropologie reconnaît en permanence, ce que l'histoire retrouve dans les mœurs d'initiation de la chevalerie médiévale, certaine formule d'art contemporain peut nous en apporter la suggestion. D'où vient que le surréalisme originel nous déconcerte à ce point, sinon pour avoir réclamé une réconciliation avec la transcendance des formes contre

le naturalisme des sujets ? Dans ses expressions d'écriture et de peinture, reconnaissons une poursuite du sens du mystère et, au delà du rêve, la canonisation presque rituelle de la métamorphose par l'appel à tous les secrets de l'alchimie et aux arcanes de la conscience. Dans sa plongée ténébreuse, le surréalisme retrouve même la loi d'un certain rythme binaire : son double mouvement de désintégration et d'automatisme ; et cet élan mystique hors des geôles de la raison, fût-il issu d'un dualisme métaphysique et s'exprimât-il dans un dédoublement psychologique, ne parvient pas à pervertir quelques analogies originelles avec la tension fondamentale de la religion.

Mais l'aventure du surréalisme en *ses données fondamentales*, — qu'on reconnaisse l'influence du beau livre de Michel Carrouges, — nous prévient des dangers du sacré et de l'initiation, ou plutôt des imprudentes complicités que notre nature peut leur opposer. Un spiritualisme luciférien dans son adoration de la Transcendance sera tenté de mépriser toutes les exigences sensibles : byzantinisme superbe de conception qui ne peut s'exprimer qu'en style d'apocalypse. Inversement, l'ésotérisme confond mystère et mythe, l'irrationnel débridant toute la sensualité : les rites sont réifiés et l'initiation devient une magie efficace par elle-même, sans l'esprit et contre l'esprit. Tel apparaît le châtiment du surréalisme. Il a cherché la transcendance hors du divin, et son art glorifie une démonologie dans les contraintes de l'athéisme. Il refuse le symbolisme, car malgré l'abondance du signe dans son système, le signe a été inversé vers les profondeurs et les ténèbres du moi grâce à toutes les ressources freudiennes de l'exploration psychologique. Il cherchait peut-être le mystère : il n'a trouvé que les contradictions et les conflits de l'instinct. Là se fonde son incommunicabilité, son ésotérisme, et comment n'imposerait-il pas à ses adeptes une initiation ?

Proposons donc que le symbolisme finalement donnera accès au sacré et assure l'efficacité de l'initiation religieuse. Il suppose une certaine philosophie réaliste de la connaissance, où le sensible certes n'est pas le spirituel, mais où le spirituel peut répandre ses analogies sur un

sensible purifié, et le sensible à son tour et par un retour, manifester le spirituel. Il n'est pas accidentel que saint Augustin ait redécouvert la puissance éducative du symbolisme en se délivrant de tous les mythes manichéens. Il n'est pas accidentel non plus que l'iconographie romane se soit complue dans ses représentations de bestiaires fantastiques et de gigantisme inhumain en un temps où la logique méprisait le mot comme un vulgaire bruit de parole et n'avait d'attention que pour l'universel de l'idée ; quand au contraire la statuaire gothique a retrouvé en leur naturalisme le plus candide et le plus familier les aptitudes de la faune, de la flore et de l'homme à exprimer le divin, au moment où les écoles redécouvraient le réalisme d'Aristote.

Ici encore nous subissons toutes les résistances de notre psychologie intellectuelle. Cartésianisme et pragmatisme ont dissocié en nous efficacité et symbole. Mais saint Augustin condamnerait notre insensibilité devant le symbolisme comme une sorte d'immoralité bien plus qu'un type d'intellectualité. C'est que le sensible peut s'abandonner à la chair et à ses passions, comme il peut être disponible pour l'esprit. En cette dernière fonction s'accomplissent le détachement et la sublimation réclamés par la tendance native de la religion.

La liturgie aussi bien requiert tous les services du symbolisme. Elle assume tout le plan sensible des choses, des gestes, de la parole, tendus vers le divin, répandant sur eux l'Esprit de la Pentecôte et de la Bible. C'est par là qu'elle est éducative, qu'elle seule prétend conduire l'initiation à la doctrine et à la mystique sacramentaires.

De là notre devoir de nous initier nous-mêmes à la liturgie. Connaissance des rites d'abord dans leur signification première, dans leur déploiement authentique avant toutes les contractions utilitaires subies au cours d'une longue histoire, au besoin l'archéologie balayant les poussières d'un conservatisme ignorant. Revalorisation des rites surtout, dans leur éloquence actuelle et par notre docilité à l'entendre. Il ne tient pas à l'Eglise que sa liturgie soit parfois impuissante à nous éduquer. La restauration de la vigile pascale et son rituel émouvant de rénovation des pro-

messes baptismales permet toutes les espérances, permet peut-être de souhaiter respectueusement un rajeunissement de notre liturgie baptismale. Mais avons-nous épuisé toutes les virtualités de notre symbolisme sacramentaire ? Moi-même, et que mes confrères ne s'offusquent pas si je m'accuse : tant de fois j'ai *administré* le baptême quand j'aurais dû le *célébrer*...

Notre théologie elle-même ne nous dirige pas toujours efficacement vers le symbolisme liturgique. Par la nécessité de réfuter Béranger puis l'hérésie massive de la Réforme, la théologie scolaire, d'ailleurs institutionnellement livresque et textuelle, a dû revendiquer tout le réalisme de l'efficacité sacramentaire. La distinction opportune de l'efficacité physique du rite essentiel et de la puissance morale des rites annexes eut pour résultat de comprimer la signification théologique autour de la grâce propre du sacrement. Bientôt du reste, la liturgie elle-même comprimera ses rites et abandonnera définitivement par exemple la tradition suggestive du baptême par immersion. De même la défense du réalisme sacrificiel de la messe érigera un système où la doctrine ne se conforme que bien laborieusement aux espèces visibles et symboliques de la liturgie. D'autre part, le volontarisme métaphysique de certaine scolastique et le volontarisme moral d'une nouvelle spiritualité contribueront à abaisser la foi au niveau moral d'une obéissance, privant en conséquence la théologie de ses valeurs contemplatives. Le signe de ces déplacements de la spéculation chrétienne serait à prendre dans l'histoire des catégories : matière et forme. Dans leur première destination, elles s'appliquaient à l'analyse de la signification sacramentelle. Elles sont devenues composantes d'une physique sans mystère, juridiquement opportune cependant pour contrôler la validité des administrations rituelles et apaiser une casuistique légaliste.

Non, il n'y a ici nulle tentative de nier les bienfaits d'intelligibilité et de discipline qu'a procurés à la théologie latine cette promotion spéculative de l'efficacité sacramentelle. Mais leur grâce reste le mystère propre des sacrements chrétiens, et elle ne détruit pas en eux leur nature et leur

office de signe, selon leur genre et selon leur histoire révélée. En préservant toutes les acquisitions de notre science théologique, maintenant qu'à bien des indices l'âge tridentin de l'histoire de l'Eglise se clôt et que des nécessités intérieures suscitent dans un réveil propice tant de mouvements liturgiques et bibliques, il est temps de récupérer autour de nos mystères toute la mystique de nos symboles liturgiques.

Leur valeur éducative nous sera définitivement révélée par la Bible. Ce fut la pédagogie de la catéchèse, non pas par un accident de la piété chrétienne, mais bien parce que l'alliance de la liturgie et de la Bible s'inscrit dans l'essence même du symbolisme, qui est relation du sens et de l'esprit.

Je livre dans leur imperfection ces réflexions sur une grande expérience de notre Mère la sainte Eglise, qui détient dans sa virginité et pour sa mission tous les charismes de la foi. La catéchèse nous invite à redevenir catéchumènes, à devenir pour nous-mêmes notre propre parrain, pour retrouver dans la révélation de la Parole de Dieu et dans la révélation des gestes de l'Eglise, — deux symboles inspirés par le même Esprit, — le sens et le mystère de notre initiation, de notre vie dans le Christ de Pâques.

Th.-André Audet, O. P.

Institut d'Etudes médiévales

L'entretien avec la Samaritaine[1]

— I —

— Seigneur, daignez m'aider à passer au delà des questions de race, de tempérament, de dignité sociale. Vous, le Fils de Dieu incarné, vous vous entretenez avec une Samaritaine, simple femme, pas spécialement religieuse, et déchue au point de vue social : « tu as eu cinq maris et celui que tu as n'est pas le tien... » Le jugement social existe, et même terriblement, mais que je ne sois pas dupe ! On est si facilement dur avec quelqu'un qui n'a pas sa respectabilité, qui n'est pas protégé par son honorabilité ! il faudrait savoir peut-être le réprouver à un certain plan mais aussi et surtout l'aimer. Donnez-moi donc un jugement libre des points de vue du monde, un jugement évangélique.

— Daignez me persuader que vous êtes bon. Lorsque, Seigneur, vous voulez une âme, vous l'avez ! Vous ne vous lassez pas d'éclairer cette femme qui n'entend rien, qui poursuit son idée *pratique* sans comprendre vraiment. Cela ne vous arrête pas et vous progressez toujours dans la Révélation que vous lui faites.

— Apprenez-moi à ne jamais minimiser le Message du Salut. Quelle que soit la personne, il ne faut jamais amoindrir, en la lui présentant, la Générosité infinie de Dieu. Car descendre à ses limites ne signife pas limiter le Message. Sans doute, il ne faut pas livrer les perles aux pourceaux ; mais « la prudence du serpent » n'empêche pas de « prêcher sur les toits et à toute créature ». Votre Révélation est purement mystique, et quel que soit celui qui vous écoute c'est comme telle que vous la lui présentez. Que nous ne soyons donc pas des apôtres hésitants et tremblants, et qui prendraient peur de parler de l'eau vive et du culte en esprit et en vérité, à la femme légère et maligne qui vient chercher de l'eau pour le ménage, sans penser à grand'chose.

Extrait du livre *Selon l'Evangile* à paraître prochainement chez Lethielleux, 10 rue Cassette, Paris, VIe. Les lecteurs de la *Vie Dominicaine* qui souscriront à ce livre le recevront avec la réduction de 33%, soit 175 francs (environ) au lieu de 250 francs (environ), poste en plus. Souscrire chez Lethielleux en se recommandant de *Vie Dominicaine.*

— « Va, lui dit Jésus, appelle ton mari et reviens ici ». Daignez m'apprendre aussi que vos révélations les plus suaves, les plus consolantes, n'ont absolument rien d'édulcoré ni d'énervé. D'autre part, elles ne nous versent la consolation que si nous consentons à souffrir la pointe et la morsure du péché et de notre néant. Pour nous ouvrir aux promesses de l'eau vive, il nous est indispensable d'avoir conscience que par notre nature et nos tendances, nous avons d'autres soifs plus inférieures, ou peut-être coupables, et vous nous y faites penser ; seulement vous ne nous parlez pas de nos péchés, vous ne nous ramenez pas au sentiment de notre misère pour nous y enfoncer, vos vues sur nous demeurent toujours positives. Vous ne nous faites toucher notre néant que pour nous donner une espérance sans limite. Pour que nous entrions dans votre Amour et votre Vie, nous devons vous laisser descendre en nous. Mais comment le faire si ce n'est en convenant que c'est vous le très saint qui descendez, que c'est vers notre néant que vous vous abaissez ? C'est tout le sens de l'Incarnation.

— II —

— Enfin, Seigneur, dévoilez-moi quelque chose du contenu de votre Révélation à la Samaritaine, afin que je vous connaisse comme vous êtes, et que je vienne à vous tel que vous êtes. Vous êtes Celui qui donne, qui donne une eau vive, une eau qui désaltère à jamais, une eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Dès lors que je vienne à vous dans le sentiment de ma dépendance, et pour recevoir : que je sache le Don de Dieu, c'est-à-dire que Dieu se donne Lui-même, et qu'Il se donne aux pécheurs. Que j'admette ce qui est, à savoir : que c'est en vous que je le trouverai, pas ailleurs, puisque vous me le dites. Toute votre conversation avec la Samaritaine, en effet, se place au point de vue du désir, et me persuade que dans cet ordre-là, c'est de vous que j'ai à attendre la satisfaction. Ce n'est peut-être pas très souvent que je vois si haut, que j'ai des aspirations si élevées ; en tout cas, c'est cela que vous avez voulu pour moi. Cette eau vive, j'y reconnais votre présence dans la Grâce, votre Esprit et son

action sanctifiante au dedans de nous. L'Evangéliste nous l'a du reste expliqué : « le dernier jour de la Fête, Jésus clamait et disait : Si quelqu'un a soif qu'il vienne à Moi et qu'il boive ; celui qui croit en Moi, de son sein jailliront des fleuves d'eau vive. Il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en Lui ». (chap. VII, 37-40). Votre présence, l'action de votre Saint-Esprit, vous les comparez à une eau vive qui jaillit et désaltère à jamais. Je le crois et j'en voudrais faire une expérience toujours plus profonde, afin que vous n'ayez point parlé en vain. En fait, lorsque le créé se dérobe à ma soif, ou que je dois refuser les coupes qu'il me tend ; lorsque dans mes affections, dans mes besoins d'agir, dans mes relations, dans toute la part temporelle de ma vie, ou dans la part sensible de ma prière, lorsqu'en tout cela, je n'ai plus de satisfaction ni de plénitude, est-ce que vous me suffisez ? Est-ce que c'est à vous que je me désaltère ? Est-ce que je ne sèche pas de soif ou de désespoir ? Redoutables questions que je ne peux pas éviter de me poser. Mais je vois dans quel sens elles doivent se résoudre.

Et je sais bien du reste, qu'à la condition de venir à vous et de trouver près de vous cette eau qui désaltère, à cette condition, les fontaines créées garderont encore pourtant, en quelque manière, leur réalité et leur fraîcheur. Mais je ne leur demanderai pas plus qu'elles ne peuvent me donner. Je ne voudrai pas qu'elles me tiennent lieu de cette eau vive et jaillissante dont vous seul déposez la source dans mon âme. Je sais bien que tout ce que vous me dites sur la vie nouvelle, sur la vie que vous êtes et que vous donnez, n'abolit pas la vie naturelle et terrestre ; mais enfin chaque chose à sa place, et la vie et le bonheur pour quoi nous sommes faits en définitive, ne sont point selon la terre.

— Pour éprouver que vous êtes ce que vous dites : Celui qui donne l'eau qui désaltère à jamais, il faut évidemment avoir accepté de ne pas se satisfaire aux sources créées, et ne pas leur mendier en définitive l'apaisement de nos soifs. Donnez-nous donc ce courage, afin que vous ayez la liberté d'être pour nous ce que vous êtes.

— Une eau vive dites-vous, parce que, vous admettre en nous, ce n'est pas accepter une loi morte ou un formalisme, mais recevoir une vie qui prend en elle-même, qui fond et dissout et recrée en elle-même les éléments les plus vivants de notre vie : une vie au cœur même de notre être. Une eau qui désaltère toujours parce que, en la présence comme en l'absence du créé — et plus encore en son absence — votre vie est comblante, parce que, au fond, elle nous entraîne tout entier et qu'elle nous suffit. Une eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle, parce que l'on ne peut vivre de votre vie sans être relié à l'éternité ; l'éternité vient au dedans de nous : les trois Bienheureuses Personnes ; c'est un jaillissement vertigineux, sans mesure qui s'élève de la terre et qui monte au cœur des cieux. Cette eau de votre présence et de votre action intérieure elle se manifeste par une vie selon les Béatitudes : « Heureux les Pauvres... les Doux... les Affligés... les Pacifiques... » Ce mystère de la nouvelle manière de vivre que vous nous avez exposé dans le Sermon de la Montagne est proche du mystère de l'eau que vous découvrez à la femme de Samarie.

III

— Si j'ai cru en votre Révélation sur l'eau vive, je serai prêt à accueillir l'enseignement sur le culte nouveau, ce culte dont l'heure vient et est déjà venue et qui est attendu par le Père, quel est-il ? En vous voyant prier, faire tout ce que veut le Père, boire le calice qu'Il vous a donné à boire, en contemplant votre religion, j'entrevois ce que doit être la mienne. Non qu'il s'agisse d'exclure la participation rituelle des gestes, des chants et des signes ou la participation extérieure des œuvres ; mais il s'agit d'abord de la disposition du cœur, de sorte que ma manière de prier, de fréquenter les sacrements et d'accomplir mon devoir soit authentique, sincère, spirituelle. Je retrouve ici votre enseignement sur la prière, le jeûne et l'aumône dans le secret du Père « Le Père voit dans le secret ». Dieu qui est esprit attend une adoration en esprit et en vérité. Purifiez-moi, délivrez-moi des apparences et des mensonges, daignez faire de moi un adorateur véritable.

Et que la pauvre simple femme qui n'a pas trouvé votre Révélation intempestive ni trop haute, qui n'a pas hésité à se faire votre messagère auprès de son peuple schismatique, qui n'a pas craint de leur présenter la partie de votre enseignement qui l'humiliait le plus en la guérissant — que la Samaritaine intercède pour nous et nous obtienne d'avoir soif de vous, de venir à vous et de boire — et d'éprouver que vous donnez une eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle et désaltère à jamais — et que nous soyons de vrais adorateurs !

R.-Th. Calmel, O. P.

Problèmes de l'art sacré

Il y a une trentaine d'années, un Maurice Denis ou un Desvallières, en France, un Cingria, en Suisse, qui avaient voué leur talent à l'art religieux, parlaient non sans raison de la « décadence de l'art sacré ». On aurait même pu parler d' « anéantissement » s'ils n'avaient été là eux-mêmes pour s'efforcer de ranimer, par leurs exemples, par leurs doctrines et par leur communicatif enthousiasme, un feu qui semblait près de s'éteindre. La fade imagerie qui envahissait les églises était généralement fabriquée en série par des commerçants qui n'avaient d'autre ambition que de vendre leur production à un clergé et à des fidèles qui semblaient d'ailleurs assez satisfaits de ce qui leur était offert. A la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, on chercherait en vain, au dehors de quelques exceptions rarissimes, des œuvres religieuses mémorables.

Il serait peut-être téméraire d'affirmer que nous assistons à la renaissance des arts sacrés. Mais enfin, quelques œuvres récentes des peintres les plus notoires de ce temps et la passion avec laquelle les problèmes de l'art sacré sont discutés dans le public sont des signes évidents du renversement fulgurant qui s'est opéré. Il n'est pas de revue d'art ni même de publication illustrée à grand tirage qui n'ait consacré des articles importants aux expositions de plus en plus nombreuses d'art religieux, à l'église d'Assy, à la chapelle de Vence, à l'église d'Audincourt où s'affirme avec éclat l'intégration de l'art vivant. Comme il fallait s'y attendre, tout cela suscite à la fois la crainte et l'espérance, l'enthousiasme et le scandale.

C'est pourquoi le livre collectif intitulé *Problèmes de l'art sacré* [1] vient à son heure. Il sonde l'opinion en profondeur et fait le point de la question en la situant sur un plan supérieur. L'abbé Joseph Paramelle, sous le titre « Le pèlerin et l'absolu », étudie les relations entre les do-

1. *Problème de l'art sacré* (Le Nouveau Portique).

maines, esthétique et religieux. Michel Florisoone, conservateur des peintures au Musée du Louvre, dans une étude d'une grande élévation, traite de « la sensibilité créatrice et l'ascèse religieuse dans l'histoire et dans l'artiste ». Le pasteur Paul Romane-Musculus consacre un chapitre important à « l'Eglise réformée et l'art ». Le Père Régamey dénonce courageusement les dangers qui menacent une renaissance de l'art sacré. Henri Charlier s'en prend aux carences de l'enseignement dans l'art contemporain. Et l'auteur de ces lignes parle des rapports de l'art religieux et du peuple fidèle.

Enfin, le metteur en œuvre, Victor-Henri Debidour, dirige une enquête menée assez près d'un vaste public et c'est peut-être la partie la plus vivante et la plus attrayante de l'ouvrage en ce sens qu'elle nous permet de connaître les réactions de « milieux avertis » et d'autres qui n'expriment que leurs idées personnelles et leurs goûts, en toute simplicité, sans connaître les hiérarchies artistiques établies par les dits « milieux avertis ». Les réponses sont présentées avec bon sens et pertinence par V.-H. Debidour.

On se doute bien qu'elles sont fort diverses — et parfois diamétralement opposées. Ainsi, sur les rapports de la beauté et de la piété, un pasteur protestant écrit que « l'œuvre d'art belle est là pour assister le croyant dans sa piété, qu'elle l'assiste sur le plan des sens et de l'âme » ; tandis qu'un médecin affirme qu'il lui est impossible de prier devant une belle œuvre d'art justement parce qu'il s'attache trop à sa beauté. Un prêtre musicien apporte un curieux témoignage. « Si la musique (à l'église) est mauvaise, elle m'exaspère. Si elle est bonne, je l'écoute. Dans les deux cas, elle m'empêche de prier ».

C'est un point de vue qui est souvent partagé, plus même qu'on ne le croit communément. Mais enfin, s'il fallait en tenir compte, ce serait la négation même de l'art sacré, de son importance, à plus forte raison de sa nécessité. Qu'un tel état d'esprit existe, et qu'il soit si répandu, c'est bien la caractéristique des métamorphoses de la sensibilité en notre temps. Il y a dissociation entre le jugement — plus ou moins critique —

sur l'œuvre même et l'état d'exaltation qui résulte de sa valeur significative religieuse, en l'espèce.

Ne nous y trompons pas : la grande majorité des fidèles préfère des images douceâtres et d'une facture insipide aux vigoureuses transcriptions d'un artiste-né. Ils sont rares ceux qui, comme l'écrit un des enquêtés, ne peuvent voir ces dernières images sans qu'elles ne provoquent au fond d'eux-mêmes « de véritables mouvements de rage et de dégoût ». Cette carence du sens artistique n'est d'ailleurs pas seulement le fait du clergé et des fidèles, elle ne concerne pas seulement l'art religieux, nous la trouvons partout — et elle témoigne trop bien de ce qui sépare le public des créations les plus vivantes de l'art moderne. Aussi bien, les états totalitaires ont-ils authentifié ce divorce en supprimant de propos délibéré toute liberté de s'exprimer aux artistes dont l'œuvre n'est pas en communication directe et immédiate avec le public populaire. Sous l'accusation d'esthéticisme, d'ésotérisme, de cosmopolitisme ou de dégénérescence, ils sont brutalement réprouvés.

Pour les esprits libres, ce n'est évidemment pas la façon de résoudre le problème. D'abord, l'hostilité n'est pas si déterminée que l'on veut bien le dire envers les œuvres modernes. Je me réfère ici à une excellente brochure du Père Régamey : *La querelle de l'art sacré* [1] qui a pour premier mérite d'être extrêmement claire. Tant de personnes ont un intérêt à compliquer les choses qu'il était bon de les résumer — non sans partialité ni vigueur, certes — mais avec une honnêteté parfaite, — ce qui n'est pas inconciliable. Le Père Régamey qui fut, avec le Père Couturier, l'instigateur et l'animateur des édifices religieux dont les décorations ont fait vitupérer tant de gens, nous raconte comment, à l'église d'Audincourt, paroisse spécifiquement ouvrière, et à l'église de Bréseux, humble paroisse rurale du Jura, les vitraux et les mosaïques abstraites de Manessier et de Bazaine, le grand décor transparent de Fernand Léger, ont été non seulement admis mais, en quelque temps, aimés par une population sans idée préconçue.

1. *La querelle de l'art sacré,* par le R. P. Régamey (Editions du Cerf).

A la suite de ces expériences assez sensationnelles, une question reste toujours très discutée dans le monde catholique. Des peintres de grande notoriété ont apporté leur concours à ces églises dont on sait qu'ils ne sont pas croyants. Un agnostique peut-il faire œuvre religieuse ? Le Père Régamey a pesé le pour et le contre avec bonne foi — et aussi avec toute sa foi — et il répond par l'affirmative. Nous ne retiendrons ici que l'exemple qu'il nous donne de Delacroix et de ses magnifiques décorations de la chapelle des Saints-Anges à Saint-Sulpice. « Cette fois, écrit-il, cette unique fois, on appela le plus grand peintre de l'époque. Il était de tous le plus « surnaturaliste », il se sentait exalté par les thèmes religieux. Nous voyons bien aujourd'hui qu'il était le plus évidemment désigné pour eux... Là où les gens pieux s'indignaient de voir les murs d'une chapelle peinte par un artiste notoirement incroyant, nous reconnaissons la seule grande œuvre *religieuse* de l'époque. La où tous disaient leur gêne de ces « peintures sulfureuses », remplies de passion et d'inquiétude, où M. Ingres éclatait de fureur : « Monsieur le Curé, soyez-en persuadé, il y a un enfer ! », où l'on jugeait téméraire d'avoir admis dans l'église un art trop libre et le plus « avancé » de ce temps, nous contemplons avec une ferveur toujours accrue une des œuvres les plus classiques qui soient et une de celles qui s'élèvent à la souveraine sérénité, qui s'imposent par leur puissance et leur mystère *sacrés* ».

Tandis que la peinture religieuse de son époque était niaisement sentimentale ou faussement éloquente, l'incroyant Delacroix ouvrait son cœur aux intuitions des mystères sacrés et, grâce à son génie, décorait ces murs de peintures que l'on peut placer parmi les plus hautes de l'art moderne et qui possèdent incontestablement, par leur vertu propre, une valeur religieuse d'une grande portée.

Bernard Champigneulle

Silhouettes suédoises

Les milliers d'étoiles du ciel de Paris répondent en silence aux innombrables lumières de la grande métropole, pendant qu'un énorme « Cloudmaster » aux larges ailes se prépare à foncer dans l'espace nocturne, pour parcourir d'un trait les quelques seize cents kilomètres qui séparent Paris de Stockholm. Déjà les quatre moteurs géants vrombissent avec un bruit assourdissant. Tous les passagers, une cinquantaine, sont à bord. Un signal : chacun s'attache la ceinture de sûreté ; l'avion court à une allure folle sur la piste lisse comme un miroir ; en quelques instants, il décolle sans heurt, et domine les silhouettes des bâtiments qu'on devine dans la nuit. Il est trois heures après minuit. Bientôt, un vaste tapis de lumières multicolores s'étend sous nos regards émerveillés : c'est Paris qui nous envoie son dernier message de beauté resplendissante. Puis nous sommes absorbés par l'atmosphère impalpable, qui pourtant supporte notre confortable tapis volant. Plus rien à voir : aussi chacun s'organise pour prendre quelques heures de sommeil, avant d'arriver pour le petit déjeuner dans la capitale suédoise.

A bord de notre « Cloudmaster » nous sommes déjà sous juridiction scandinave. Les officiers et les hôtesses du bord, portant le teint et le profil des fiers Vikings d'antan, sont d'une tenue impeccable et d'une amabilité joviale qui préfigure l'hospitalité légendaire des peuples du nord. Grands navigateurs des mers depuis l'aurore de notre civilisation, les Scandinaves se sont également révélés grands navigateurs des espaces aériens. Aussi le « Scandinavian Airlines System » qui est notre hôte, étend déjà sur plusieurs continents son excellent réseau aérien, qui s'est imposé par son confort, son exactitude, sa rapidité. son service et la sécurité de ses nombreuses lignes, lesquelles vont de Terre-Neuve, de New-York et de Buenos-Aires, jusqu'à Nairobi, à Hong-Kong et à Tokio, en couvrant aussi une bonne partie du continent européen.

Et puisque chaque service aérien se distingue par quelque charmante particularité nationale, nous sommes initiés dès quatre heures du

matin à l'appétissante spécialité du *Smorgasbord.* Une blonde hôtesse nous réveille avec la sollicitude d'une jeune maman, et installe sur nos genoux un plateau copieux et réconfortant de sandwiches onctueux : tartines beurrées (traduction de Smorgasbord) artistiquement couronnées de jambon, de saumon fumé, de sardines à l'huile, d'œufs durs à la mayonnaise, de salami et de céleri, tout cela accompagné de pâtisseries danoises, de bananes, de raisins, de tablettes de chocolat, d'eau minérale et d'un bon café fumant. Nous devions apprendre que ce n'était là que l'agréable prélude du petit déjeuner, qu'on nous servit peu de temps avant d'atterrir.

Comme nous filons vers le nord-nord-est, nous attrapons de bonne heure les premiers rayons de soleil, qui là-bas tout au nord, doit briller sans arrêt pendant plusieurs mois. Des nuages blancs et oisifs flottent sous notre nacelle. Entre les nombreuses éclaircies, nous apercevons les régions plates de l'Allemagne du Nord et bientôt la nuque de la presqu'île de Jutland, avant de voguer au-dessus de l'archipel danois qui semble, de la hauteur où nous nous trouvons, se souder aux terres suédoises. Comme nous devions refaire cette région en chemin de fer, on décide de céder au sommeil pour le reste du parcours. Dans l'imagination, les tableaux de Paris que nous venons de quitter, se fondent inconsciemment avec la délicieuse expérience du Smorgasbord et les anticipations scandinaves suggérées par nos lectures préparatoires. Cette curieuse sensation est rendue possible par ce courrier de nuit, avec lequel le S A S (Scandinavian Airlines System) relie Paris à Stockholm en cinq heures de vol. Notre rêve est brusquement interrompu par le branle-bas du bord : l'avion se prépare à toucher terre. Au-dessous de nous, l'immense agglomération de Stockholm donne l'impression d'être construite sur une lagune : et nous *voyons* pourquoi la capitale suédoise est appelée la Venise du Nord. Quelques minutes encore, un petit choc, et nous roulons en ralentissant sur les pistes de l'aéroport de Bromma, aux portes de la cité royale qui nous attend pour nous révéler ses charmes.

L'atmosphère et la situation de Stockholm sont différentes de celles des capitales scandinaves et autres que nous avons connues. Le goût mâle et sobre de l'architecture nordique se fond avec les lignes plus nuancées de l'influence française et les nécessités de la technique moderne. L'élégance intelligente des femmes s'allie parfaitement avec la tenue digne et fière des hommes. Les vitrines des magasins aménagées avec un souci d'art pratique, indiquent que la Suède reste toujours un pays bien achalandé, sagement fortuné, capable de maintenir un excellent niveau de vie, grâce à son travail, à son expérience, à son sens social, et à la prudence de ses chefs politiques. Mais le caractère pittoresque de Stockholm lui vient surtout des accidents de la géographie utilisés à fond par le génie de l'homme.

En effet, de quelque grand boulevard qu'on débouche, on a toujours devant soi une perspective marine. Les flots gris ou bleus de la Mer Baltique s'infiltrent à leur gré dans la multitude d'îlots et de petites baies qui font partie intégrante de la métropole suédoise. Des petits bateaux blancs qui font la navette dans la ville même et dans ses faubourgs, sont à quai en face de notre hôtel ou des appartements luxueux qui bordent le Strandvagen. Comme à Venise et comme à Amsterdam, on peut faire un grand tour en bateau à travers la ville, en passant sous les nombreux ponts qui rattachent les îlots et la terre ferme. Avec son cadre unique au monde, Stockholm offre un port merveilleusement abrité, affairé, pittoresque et attrayant. Aussi est-il facile de comprendre pourquoi la beauté du site, jointe à l'atmosphère artistique et culturelle de Stockholm et à l'hospitalité proverbiale des Suédois, font de cette magnifique capitale un rendez-vous de prédilection tant pour le grand tourisme que pour des congrès internationaux.

Dans les rues larges et propres, ce qui nous surprend tout d'abord c'est le nombre considérable de cyclistes de tous les âges. Nous remarquons que certains véhicules ont des paniers à l'avant ou à l'arrière. Un ami nous explique que tout Suédois est né avec un sens cycliste : jusqu'à deux ans, les petits sont portés à l'avant de la machine ; puis jusqu'à

quatre ans, ils sont convoyés dans le panier arrière ; et après cet âge, ils ont leur propre bicyclette !

Puis on est étonné du peu de bruit qu'on entend, malgré l'intensité de la circulation. Notre ami nous explique que ce phénomène, qui ferait envie aux Parisiens surtout, résulte d'une discipline nationale volontairement acceptée par tous. Et il nous fait rire avec une histoire suédoise sur la circulation. Un brave homme essayait vainement de franchir un boulevard, tant le mouvement des voitures était intense ; de l'autre côté, un promeneur le regardait faire avec un éclat de rire. Furieux, le premier lui crie : « Au lieu de te ficher de moi, dis-moi plutôt comment tu as fait pour traverser ». « Moi ? répond l'autre. Je n'ai point traversé du tout. Je suis né de ce côté du trottoir » !

Tout en nous promenant dans Stockholm, nous sommes initiés par notre compagnon aux particularités de la métropole selon l'excellente méthode audio-visuelle. Nous apprenons ainsi que la capitale suédoise naquit sur une île qui sépare les eaux du Lac Malar de la Mer Baltique, il y a sept siècles. D'un petit poste de commerce, la ville s'étendit peu à peu sur les îles et les rives des baies ou *viks* environnantes, en occupant même aujourd'hui de vastes lots sur la terre ferme. Cette expansion naturelle donne justement à la capitale suédoise un aspect hautement pittoresque, avec ses perspectives maritimes, ses parcs boisés, ses ponts multiples et ses horizons toujours changeants qui déroutent les nouveaux venus. L'ingéniosité des architectes urbains leur a permis d'utiliser avec art les moindres accidents de terrain, de placer les bâtiments publics dans les positions les plus avantageuses, d'organiser enfin d'une manière complémentaire les districts résidentiels et les quartiers des affaires. Et tout en devenant ainsi une grande ville moderne de plus de 700 000 habitants, Stockholm a su garder sa vieille ville avec ses ruelles d'anciennes maisons aux pignons gracieux et aux fenêtres richement sculptées, le tout se pressant autour du magnifique Palais Royal en style du XVIIIe siècle qui s'élève sur les fondements du château fort médiéval.

Sur un minuscule îlot aux pieds du Palais Royal, on distingue la gracieuse et imposante bâtisse du Parlement. On a ainsi face à face, les deux piliers de la vie démocratique suédoise. Depuis les premiers temps de leur histoire, les Suédois sont passionnément attachés à la tradition royale : le principe du chef, si fortement ancré dans l'âme scandinave, va de pair avec le goût de la liberté, de l'indépendance qui caractérise tous les peuples nordiques. Après avoir écrit les débuts de leur histoire avec leurs voyages et leurs épées, les Suédois prennent des habitudes chrétiennes depuis le XIIe siècle. Au XIIIe siècle, ils eurent leurs premières lois provinciales et organisent le conseil royal. Au XIVe siècle, ils établirent leur première constitution écrite et voient germer leur littérature. Le XVe siècle donne aux Suédois la notion d'unité nationale et leur premier Parlement. Au XVIe siècle, ce fut la Réforme, l'établissement d'une Eglise nationale, l'indépendance politique définitive et l'organisation d'une administration constitutionnelle. Depuis, la Suède a fait des progrès continuels, qui ont laissé leur marque sur le caractère et les vertus du peuple.

L'affirmation des droits populaires est d'ailleurs symbolisée par le magnifique Hôtel de Ville qui pointe vers le ciel sa coupole dorée. C'est en face du Palais et du Parlement, à travers une nappe d'eau entrecoupée par deux ponts, que s'élève la silhouette caractéristique de cet imposant *Stadshuset* qui constitue le centre de ralliement des visiteurs. Inauguré il y a trente ans à peine, cet énorme monument de l'architecture suédoise moderne contient de vastes salles aux fresques merveilleuses. Nous sommes émerveillés par le grand hall d'honneur, dont les murs portent 19 millions de morceaux de verre de couleurs différentes, disposés comme des mosaïques pour former des tableaux des principales étapes du développement de la métropole. Toutes les salles sont ornées de meubles splendides d'un goût exquis et sobre. Le caractère démocratique du pays s'y affirme par le soin des ouvriers à tailler la tête de l'un d'eux dans une des vastes galeries du bâtiment. Entouré d'eau de trois côtés, l'Hôtel de Ville de Stockholm est l'un des nombreux exemples qui justi-

fient ce mot délicieux de Selma Lagerlof caractérisant la capitale suédoise comme « la ville qui nage sur l'eau ».

On a la même impression sur une plus grande échelle en visitant le magnifique parc de Skansen dans l'île de Djurgarden. C'est là un musée permanent en plein air de la culture suédoise, avec des spécimen de vieux bâtiments de ferme, des kiosques d'artisanat, un pittoresque jardin zoologique, des terrains de jeu, des pistes de danse, des restaurants de toutes tailles. Vers le soir, quand toute la ville est illuminée, le spectacle qui s'étale devant vous de Skansen est inoubliable : la tranquillité agreste et reposante de l'île qui fait partie intégrante de la capitale, n'était interrompue que par le rythme entraînant de danses populaires qu'une jeunesse ardente réalisait sur le vaste plateau de bois dressé à cet effet dans le parc. Et malgré toute cette bruyante allégresse, les animaux des frimas et des mers septentrionales, comme les ours blancs et les phoques blancs tachés de noir, dorment paisiblement dans leurs coins aménagés avec art dans le Jardin Zoologique.

C'est dans l'île de Djurgarden encore que se trouve *Waldemarsudde* l'ancienne résidence du Prince Eugène (mort en 1947) oncle du roi actuel. Dans un parc superbe surplombant la baie ou *vik* de Waldemar, ce magnifique château contient une merveilleuse collection de maîtres de tous les pays, formée peu à peu par le Prince lui-même qui était peintre de talent à ses heures. Nous y remarquons avec intérêt les toiles de maîtres suédois modernes, dont Ernst Josephsen (mort en 1906) qui finit par devenir fou comme Van Gogh, et Andres Zorn qui méritent d'être mieux connus à l'étranger. Le « Stromkarlen » de Josephson évoque avec une grande puissance une figure mythologique qui fait partie de l'héritage populaire. D'ailleurs, les Suédois ont un tel goût pour les beaux-arts, que leur capitale abrite une douzaine de musées importants soutenus par l'Etat et par la municipalité. Des expositions roulantes organisées périodiquement amènent dans tous les coins du pays les toiles des grandes maîtres occidentaux.

L'intérêt artistique des Scandinaves se manifeste encore par la munificence de nombreux châteaux qui jalonnent la capitale et le pays tout entier. La plupart de ces palais sont en style baroque du XVIIe siècle, période de raffinement et de haute culture marquée par les largesses de la reine Christine qui fit venir le grand Descartes à Stockholm où il mourut. Construits avec goût par les riches aristocrates qui firent la grandeur du pays à cette époque, ils restent encore les témoins de l'ère majeure de l'expansion suédoise. Un des plus remarquables est certainement le Château de Drottningholm, le Versailles suédois, à quelques milles de la capitale, qui prit plus de cent ans pour être achevé. Sur un côté de la cour d'honneur, nous visitons avec profit le Théâtre construit en 1766 par le roi Gustave III pour les représentations dramatiques de la cour royale. Dans les coulisses, de vieux appareils et des décors portatifs donnent une excellente idée de la technique théâtrale de l'époque : tout s'y trouve intact, y compris un pauvre réduit sommairement meublé pour la diva, et un gros boulet de canon qu'on faisait rouler sur les planches de bois pour imiter le bruit du tonnerre.

Une de grandes fiertés de Stockholm et de la Suède tout entière est sans contredit l'excellence des services sociaux, ainsi que des diverses installations réalisées dans cet esprit par les entreprises industrielles. Nous voici au *Nybodahemmet*, vaste corps de bâtiments entourés d'un grand parc, destiné à la réception et à l'observation d'enfants en bas âge qui ont besoin de soins qu'ils ne peuvent recevoir chez eux. Cet asile modèle est peuplé de 230 enfants de 1 à 16 ans, qui y font une « cure » de six semaines à trois mois. De grandes baies pour recevoir beaucoup de soleil, les meubles à la taille de chaque groupe, une cuisine excellente, des appareils de thérapeutique et de médecine de dernier modèle, un personnel nombreux et bien entraîné, rien n'est négligé pour remettre sur pied et donner un peu de bonheur à ceux qui n'ont pas chez eux les moyens de le faire. Ainsi, un millier d'enfants passent par Nyboda chaque année, nantis d'un meilleur départ pour la vie sociale. Ce qui nous a frappés pendant cette visite, c'est la joie des enfants de tout âge, la tendre

patience des employés à leur égard, la propreté impeccable de tous les bâtiments, et l'esprit de responsabilité humaine et sociale de tout le personnel.

A l'autre échelle de l'âge humain, voici le *Alderdomshem* de Sabbatsberg, confortable foyer pour vieillards de 105 chambres, dont une demi-douzaine pour des couples. Les chambres sont meublées avec goût de meubles modernes, avec chauffage central, radio individuel, draperies multicolores, petits réchauds électriques pour s'organiser une légère collation au besoin, lits-divans et berceuses, enfin des pots de fleurs sur les tables. Une cloche appelle tout ce monde âgé aux repas en commun, dans le restaurant meublé de petites tables. Une salle de cinéma et une salle de récréation sont aménagées dans le bâtiment pour la distraction des vieillards. Il y a même une chapelle fournie de sièges confortables pour les pensionnaires ; mais, hélas ! leurs visites à la maison de Dieu sont plutôt rares, nous dit-on ! La plupart des vieillards sont intéressés davantage aux services médicaux de la maison, et la garde permanente qui veille à leur santé a toujours fort à faire avec eux. Ces bons vieux reçoivent de l'Etat une pension mensuelle de cent couronnes, dont un tiers environ doit être payé pour leur entretien au foyer. Pour eux donc, la vie est belle !

Tel est aussi le cas pour les 1 200 patients du grand hôpital de Stockholm, une merveille de l'architecture fonctionnelle pour le service des malades. Salles d'opérations, instruments chirurgicaux, section de physiothérapie, chambres des malades, tout est organisé pour donner le maximum de confort et de service utile aux patients. Même les cuisines sont installées au dixième étage, tout en haut de l'énorme bâtiment, pour que les odeurs n'incommodent personne. Dans la salle des pas perdus, deux restaurants fonctionnent pour les visiteurs. Construit sur une élévation, cet énorme *Sodersjukhuset* domine la Baie d'Arsta et les jardins qui baignent ses eaux bleues.

Pour l'application des idées sociales à l'industrie, nous allons visiter les usines de céramique à Gustavsberg, aux environs de Stockholm. Le

voyage en auto nous fait traverser une magnifique région boisée agrémentée de collines pittoresques. La première usine fut bâtie dans cet endroit au XVIIe siècle ; mais c'est depuis quinze ans seulement que fonctionnent les nouveaux bâtiments qui groupent autour d'eux tout le village. Pendant toute une journée, nous fûmes initiés aux phases principales de l'industrie des potiers, admirant l'harmonieuse fusion des appareils scientifiques modernes avec l'irremplaçable technique des mains. On n'y penserait pas : mais la fabrication d'une simple tasse de café exige 79 opérations différentes. Le kaolin, le feldspar et le quartz sont couramment utilisés pour former les pâtes ; des rangées de fours électriques combinent et cuisent toute cette matière ; des colorants viennent ajouter la diversité aux produits et des artistes du pinceau achèvent les mille dessins qui font des produits de Gustavsberg de véritables œuvres d'art. Dans son studio et son petit musée, le professeur Wilhelm Kage et son principal assistant Berndt Friberg nous montrent les merveilles de leurs collections, et nous expliquent les problèmes de l'artiste en céramique. Au restaurant de la compagnie, avant un excellent repas suédois, Mme Friberg nous explique l'organisation sociale des usines qui possèdent les résidences et tous les services publics de la petite île de Varmdo où sont installées les usines et leurs dépendances. Le système coopératif est poussé si loin, que les ouvriers y louent leur habitation pour une douzaine de couronnes par an ! Que penserions-nous du paternalisme de nos municipalités canadiennes si elles s'arrangent pour nous faire payer une chambre trois dollars par an ! La compagnie s'occupe aussi de l'éducation, de la santé, des distractions et de toutes les phases de la vie sociale de ses ouvriers.

La législation sociale de la Suède et l'expansion du système des coopératives mériteraient une étude approfondie : leurs conceptions et leurs méthodes d'application sont de vrais modèles d'efficacité, si on en juge par les résultats obtenus en Suède, résultats qui sont d'ailleurs visibles partout et dans toutes les circonstances. Aussi la direction prise dans ces domaines par les autorités, doit-elle se développer sans cesse pour le plus grand bien de la population.

Une saine économie sert de fondement au programme de progrès social du gouvernement. Mais la Suède n'a pas toujours été prospère : en 1632, le gouvernement hésitait d'inviter des représentants étrangers aux funérailles du roi, de peur qu'ils s'aperçoivent de la pauvreté du pays ! Mais aujourd'hui, la Suède ouvre toutes grandes ses portes aux étrangers pour voir les développements extraordinaires du pays dans tous les domaines. Avec une superficie de près de 174 000 milles carrés et une population de 7 millions d'habitants, la Suède possède des cadres naturels pour son économie qui ont beaucoup d'analogies avec ceux du Canada. Tous les deux pays s'accrochent au cercle polaire ; tous les deux ont une végétation et une faune en partie arctique ; tous les deux ont des forêts qui pourvoient leur industrie de base, le papier, et utilisent leurs rivières pour transporter les billes de bois ; tous les deux ont de riches dépôts miniers. Mais naturellement, la Suède est 23 fois plus petite que le Canada, même si elle a le quatrième rang pour la grandeur parmi les pays européens. Elle s'étale en longueur surtout, de sorte que si on faisait pivoter le pays autour de Trallenborg, sa ville méridionale extrême, la frontière nord de la Suède toucherait la ville de Naples en Italie.

Les moyens techniques de la science moderne ont permis à la Suède d'utiliser son sol et son sous-sol pour constituer une économie qui permet une certaine aisance et une certaine indépendance à sa population. Nous sommes loin des temps où les Vikings devaient chercher ailleurs les éléments nécessaires pour parfaire leur économie. Si autrefois la Suède exportait ailleurs ses hommes, ses fermiers et ses ingénieurs (comme aux Etats-Unis et au Canada par exemple), elle s'est suffisamment industrialisée depuis pour satisfaire aux besoins du peuple et le garder chez elle en lui offrant une vie confortable. Certains de ses produits ont une réputation internationale, comme les allumettes par exemple ou encore la pulpe suédoise. Comme nous le disait un industriel de Stockholm, la pulpe produite par les vastes forêts du pays voyage aux quatre coins du monde ; puis elle revient de Californie en papier soie autour des oranges, elle

rentre du Japon en lanternes multicolores, et se voit transformée ailleurs en cent articles divers : à Buenos-Aires elle devient imitation de peau ; à Philadelphie, elle prend la forme de cartons, de sacs à ciment et de lignes à pêche ; à Rouen, elle devient des jouets d'enfants ; à Gênes, elle s'affiche comme soie artificielle, en Angletérre, elle sert de papier d'imprimerie. Les Canadiens doivent partager les mêmes étonnements, car la pulpe canadienne est aussi voyageuse et aussi protéenne que la pulpe suédoise.

Les mines suédoises font du pays un îlot industriel et stratégique important dans le nord européen. Les chemins de fer suédois, remarquables par leur confort et leur vitesse, sont construits de manière à favoriser les industries et la défense du pays. L'acier suédois donne corps à une foule de grosses machines et aussi aux canons Bofors qui ont joué un grand rôle dans la guerre mondiale. L'industrie chimique est une des plus avancées en Suède. N'oublions pas que le Prix Nobel a été fondé par un grand fabricant d'explosifs, qui a voulu mettre ses profits au service d'un idéal pacifique. Et les richesses du sous-sol sont multipliées par le développement du potentiel hydraulique de la Suède, dont l'épine dorsale est une suite de pics neigeux fournissant leurs eaux aux turbulentes rivières qui nous rappellent souvent nos paysages canadiens.

Mais à la différence du Canada, la Suède n'a pas une grande agriculture. Pourtant, dans le sud, et surtout dans la province de Skane que nous avons bien visitée, les terres sont excellentes : par unité de mesure, elles produisent deux fois plus de blé que le Canada par exemple. Mais la Suède ne possède pas assez de terres arables et n'aurait pu supporter une grande population. A part ses mines, ses richesses naturelles sont surtout dans ses forêts et ses rivières qui rappellent beaucoup les paysages canadiens. C'est dire aussi que la Suède doit importer beaucoup de l'étranger, en particulier le charbon et le pétrole pour ses industries, ainsi que le coton et le lin pour ses manufactures de textiles. Aussi son système économique est-il excellemment organisé, surtout du fait que le pays n'a pas de colonies. Pour ceux qui s'intéressent à l'histoire, on sait que

la Suède avait colonisé une partie du Delaware, surtout le territoire autour de la ville de Wilmington, et que cette colonie fut prise en 1638 par les Hollandais, qui eux-mêmes la cédèrent aux Anglais peu après. De même l'île de Saint-Barthélemy dans la Mer des Caraïbes fut vendue en 1877 à la France. Nous ne parlerons pas des vastes conquêtes européennes de la Suède au XVIIIe siècle, dont seul reste le souvenir.

* * *

Le voyageur s'étonne à bon droit des nombreux souvenirs historiques qui couvrent la Suède : ses églises et ses palais sont encore le témoin des gloires de ses rois. Mais il ne faut pas oublier que les Suédois sont les descendants des Vikings qui ont joué un très grand rôle dans la formation de l'Europe. Au VIIIe siècle, comme marchands, comme pirates et comme colons, les Vikings firent de grandes expéditions qui les amenèrent aux Iles Britanniques, en France et jusqu'en Sicile ; cependant qu'ils allaient jusqu'en Russie et à Constantinople même en utilisant le système des rivières russes depuis la Mer Blanche et la Mer Baltique jusqu'à la Mer Noire. Cette période légendaire, qui nous a valu une magnifique littérature nordique dont la découverte fut un des principaux éléments du mouvement romantique, a laissé quelques marques sur des pierres tombales portant des inscriptions runiques et des poteries découvertes dans des fouilles comme celles d'Upsala, aujourd'hui la grande ville universitaire du pays. Nous avons passé de longues heures dans cette région historique, tout en écoutant les récits pittoresques d'un groupe d'étudiants qui nous firent les honneurs de leur ville, et en buvant des jus de fruits dans les énormes hanaps en corne de taureau qui servaient autrefois à ces braves guerriers. Il nous fut expliqué à ce sujet, que les libations prolongées des Vikings et leur facilité à boire jusqu'à la capitulation de leur volonté, s'expliquant par le fait que ces gobelets avaient un fond pointu, ce qui obligeait les buveurs à les vider faute de pouvoir les poser à plat sur leurs tables !

Le château et la cathédrale d'Upsala sont vraiment les livres ouverts de l'histoire du pays. Un vieil étudiant, qui se vantait d'avoir pris sa

vingtième année d'inscription tant il aimait l'étude, faisait le guide officiel pour gagner sa vie. Pour la moindre statue, le moindre objet ancien, il citait par cœur des passages entiers des poètes et des prosateurs suédois qui les avaient célébrés : les yeux levés au ciel, une voix de stentor, et des gestes appropriés, tout cela fut pour nous une expérience bien curieuse. Cet homme avait certainement une âme de skalde et de sage, et il avait ajouté une note humaine et pittoresque aux grands détails de l'histoire suédoise qu'il interprétait si dignement.

Comme ce fut le cas pour les autres peuples du nord qui défoncèrent les barrières de l'empire romain, les Vikings s'intégrèrent dans la vie européenne depuis le moment de leur christianisation par des missionnaires venus d'Angleterre avec saint Boniface et du nord de l'Allemagne. Dès le XIIe siècle, la ville de Lund dans le sud avait un archevêque et constituait le centre ecclésiastique du nord. La vieille cathédrale de Lund, où nous avons passé quelques jours au foyer de la jeunesse dirigé par les Pères dominicains venus de France, témoigne de ce passé vétuste. Au siècle suivant, ce fut la ville d'Upsala qui devint un évêché pour le centre du pays. C'est à cette époque qu'on commença la construction de l'énorme cathédrale gothique où sont déposées les reliques du roi Erik et des souvenirs vénérables du pays. La mémoire de saint Erik est très vivante en Suède, et la ville de Stockholm porte son effigie dans ses armoiries. Skara, Strangnas, Sigtuna, Vaxjo et Vasteras ont aussi de vieilles traditions médiévales et chrétiennes.

Fait intéressant à signaler : une sainte femme domine l'histoire religieuse et littéraire de la Suède médiévale. C'est la grande figure de sainte Brigitte (1303-1373)) qui fonda un Ordre monastique de moines et de religieuses, et qui établit à Vadstena son premier monastère. Mariée à treize ans, elle eut huit enfants dont l'un devint sainte Catherine de Suède, et fut une épouse dévouée pendant vingt-sept ans. Menant une sainte vie, tout en s'occupant des biens de sa famille, sainte Brigitte avait souvent des visions et des révélations qui rendaient ses conseils très recherchés par les grands du jour. Le culte de sainte Brigitte reste

toujours vivace en Suède, bien qu'au XVIe siècle ce pays opta pour la réforme luthérienne dont les croyances et les pratiques devinrent religion d'Etat. L'intolérance initiale de la religion nouvelle s'atténua peu à peu ; de sorte qu'aujourd'hui les protestants suédois veulent faire de leur foi une Eglise du peuple, plutôt qu'une Eglise d'Etat. C'est ce qui explique en partie l'élan des chefs religieux officiels pour les mouvements œcuméniques à base sociale, ainsi que la tolérance progressive des autorités pour les autres religions. Aujourd'hui, il y a environ 7 000 catholiques en Suède. Des trois églises catholiques de la capitale, celle que fréquentent les diplomates à Linnegatan est tenue par les Pères dominicains de la Province de France, qui nous ont fait, comme ceux de Lund, un excellent accueil.

* * *

La part considérable de la Suède à la vie européenne à travers les âges a donné au pays un goût persistant et actif pour la vie culturelle et le progrès social. Les échanges établis avec les pays du Sud et de l'Ouest, et jusqu'en Amérique, rendent les Suédois de plus en plus conscients de leur culture nationale et des contributions remarquables de leurs savants et de leurs écrivains à l'art et à la pensée internationale. Le mouvement théâtral, en particulier, a saisi l'imagination du peuple avec enthousiasme. D'excellentes compagnies remportent des succès mérités sur les scènes de Stockholm, et prennent ensuite la route pour jouer des pièces de leur répertoire dans les petites villes de la péninsule, et jusqu'à l'étranger. C'est ainsi que nous avons pu applaudir une troupe suédoise qui jouait *Hamlet* dans la cour même du Château d'Elsinore, où la légende veut qu'ait apparu le spectre du père d'Hamlet. Cette seule expérience nous a valu des impressions et des souvenirs inoubliables. Aussi ne faut-il pas s'étonner si le théâtre suédois est bien connu à l'étranger, en particulier les drames étranges de Strindberg, dont *Mademoiselle Julie* est encore au répertoire des grandes tragédiennes de notre temps. Avec Greta Garbo, Brigitte Helm et Ingrid Bergman, l'art dramatique suédois a fait la con-

quête de l'écran ; de même qu'avec Selma Lagerlof et Elsa Beskow, le roman international s'est enrichi d'œuvres durables mettant à nu la psychologie humaine dans les cadres légendaires et nostalgiques des pays du Nord.

La vie universitaire en Suède nous a frappés par son intensité et par la qualité de ses maîtres et de leurs travaux. Pour le citoyen du monde, c'est surtout le Prix Nobel qui donne à la Suède une marque de haute valeur culturelle et humanitaire : ce prix fondé par Alfred Nobel, inventeur de la dynamite au siècle dernier, est attribué chaque année simultanément à plusieurs personnages illustres « qui ont rendu à l'humanité les plus grands services, durant l'année écoulée » dans le domaine des sciences, des lettres et la promotion de la paix mondiale, sans distinction de nationalité. Mais en visitant les universités suédoises, on se rend compte de la contribution propre de leurs maîtres au progrès de la civilisation. A Lund, par exemple, la section de philologie anglaise et scandinave maintient et alimente une des plus importantes archives de recherches en cette matière, avec des spécialistes comme Ekwall et Arngart qui ont produit des travaux fondamentaux dans ce domaine.

L'organisation culturelle de la Suède vue de l'étranger se groupe autour du *Svenska Institutet*, l'Institut Suédois, qui centralise tout l'effort national pour développer des relations fécondes avec les intellectuels du monde entier. La générosité de l'Institut Suédois envers des savants frappés par la guerre s'est manifesté de plusieurs manières pratiques. Ses publications, ses conférences, ses bourses d'études et de voyage, et son service d'information en font un élément précieux dans le bon fonctionnement des relations culturelles internationales. C'est en fait un petit ministère des affaires de l'esprit, qui fait son travail avec cet enthousiasme que seule peut donner la conscience d'une tâche noble et pratique à remplir pour le bien commun.

Les expériences que nous avons faites en Suède, comme celles que nous ont rapportées d'autres Canadiens qui ont visité ce beau pays à des

titres divers, nous amènent à souhaiter un développement efficace et réfléchi des relations multiples entre le Canada et la Suède. Nous avons bien à Montréal une association canado-suédoise. Son travail s'épanouirait davantage s'il se voyait épauler par nos divers groupes universitaires et culturels. Non seulement l'environnement géographique des deux pays est profondément analogue, mais encore l'un et l'autre jouissent d'un régime et d'une vie démocratiques qui comportent de nombreuses identités significatives, et qui les encouragent spontanément à travailler dans l'ordre pour la paix mondiale.

Nina Greenwood

Jehan Rictus

Par delà toutes les théories et classifications auxquelles nous pouvons, à leur sujet, nous livrer, les œuvres humaines se répartissent en deux catégories, suprêmes et définitives celles qu'on oublie et celles qu'on n'oublie pas... A elle seule la permanence de l'emprise sur les esprits marque la consécration de qualités hors de pair.

Rares sont les œuvres vraiment inoubliables, c'est-à-dire capables de triompher de notre formidable pouvoir d'oubli. Or en lui-même l'oubli suppose déjà une sélection : il porte sur ce qu'on a, au moins un moment, connu, à savoir ce qui a eu le privilège d'attirer notre attention. Ce qui n'est point facile ! Quoi de plus limité, de plus instable, de plus somnolent, de plus capricieux et de plus aisément blasé que l'attention ?

Qui veut nous intéresser doit d'abord nous étonner, nous surprendre par de l'inattendu, de l'inédit. Encore faut-il qu'à cette originalité indispensable, il joigne d'autres qualités plus profondes. Car, une fois éveillée et fixée, la curiosité concentre sur ce qui l'a frappée, une avidité dévorante, un sens critique impitoyable. Elle a tôt fait de discerner le vrai du faux, de sonder le vide. On ne la dupe pas longtemps. D'où le caractère éphémère de tant de succès uniquement fondés sur le tapage publicitaire ou la surprise de l'audace et du scandale.

Seules subsistent, c'est-à-dire, retiennent l'intérêt et s'inscrivent dans les mémoires, les œuvres capables de continuer à nous toucher profondément. Celles-là — à quelque domaine qu'elles appartiennent — nous les mettons à part : elles sont les « chefs-d'œuvre... »

Et les poèmes de Jehan Rictus en font partie.

* * *

Quelle gageure cependant représente une réussite pareille ! Jehan Rictus est entré dans la littérature par la porte la plus basse, celle qui jamais ne conduit dans les salons, les bureaux des grands éditeurs ou l'Académie, la porte des très humbles récitants de cabarets. De plus, il use d'un langage a priori discrédité, capable tout au plus de provoquer

un étonnement à la fois amusé et choqué. Le parler crû, ou le parler vert, ont toujours fait classer leurs usagers parmi les enfants terribles, non de la littérature proprement dite, mais des « lettres ». Or, voici que, d'emblée, Jehan Rictus a fait exception. Les meilleurs spécialistes de la langue noble ont, en sa faveur, élargi le cercle de leurs admirations. Jehan Lorrain, Jules Lemaître, Maurice Barrès, classiques s'il en fût ! saluèrent son apparition comme celle d'un nouveau Villon. Léon Daudet, à sa manière (plus bouillante que celle de Maurras), s'arrange pour donner à son admiration l'allure d'un défi : « Tout Leconte de Lisle pour un poème de Rictus ! » Léon Bloy tînt à réparer ses réticences premières qui lui valurent la longue lettre fameuse de Rictus. Mais l'approbation la plus significative vînt du plus pur et du plus exigeant des écrivains, Mallarmé.

« Merci, mon cher poète, du beau livre. Oh ! quel étrange, poignant et lourd instrument vous vous êtes fait. Je trouve géniale votre déformation de la langue. Tout ce que je ne connaissais pas des *Soliloques du Pauvre* m'a ému d'art, autant que j'en admire la source humaine. Cela part d'une telle profondeur pour jaillir si haut ! »...

Inutile d'ajouter que pas une anthologie de la poésie française n'a jusqu'ici accordé droit de cité aux poèmes de Rictus. En littérature, comme ailleurs, le génie doit, pour obtenir les honneurs officiels, respecter les règles communes, ou, à tout le moins ne point trop manquer aux convenances.

I — Le choix de Jehan Rictus

Les raisons du parti-pris de Jehan Rictus en faveur du langage populaire valent la peine d'être mises en relief. Elles n'ont rien à voir avec le désir de choquer, même pour mieux faire comprendre. En cela Rictus diffère de L.-F. Céline. Elles ne procèdent non plus du goût pour les effets faciles ni pour un ésotérisme bon marché destiné à communiquer le frisson aux clients des cabarets. En s'en tenant au langage

populaire, Jehan Rictus a simplement cherché à ne point donner à la misère un vêtement d'emprunt.

Le premier noble — la langue académique — sont un luxe que tous ne peuvent se payer. Il en est du beau langage comme des habits. Il suppose des moyens financiers. Seuls l'acquièrent ceux qui ont pu demeurer à l'école, apprendre longtemps. Ceux-là peuvent choisir leurs mots, polir leurs phrases, qui ne sont point trop pressés ni harcelés. La belle langue est un privilège dont, du reste, ses possesseurs sont loin d'user constamment. Leur parler ordinaire n'a point la tenue de leur propos ou de leurs écrits officiels. L'académisme verbal est, en un sens, aussi conventionnel et occasionnel que l'usage des tenues de soirées. Encore est-ce là beaucoup dire ! La vérité nous contraint d'avouer que chez la plupart, le ton des conversations dénote un bien piètre souci de la tenue de leurs idées et de leurs sentiments...

Ils n'ont point l'excuse des gens du peuple dont cependant ils se croient autorisés à critiquer le parler. Ce qui chez eux est négligence est, chez les simples, une nécessité. Et c'est pourquoi la rudesse et la truculence du langage populaire n'ont rien à voir avec la grossièreté et la vulgarité des sentiments.

Ce parler exprime la vie, les choses, telles que les pauvres les éprouvent et les subissent, dans leur dureté, leur amertume, leur tristesse, leur saleté, leur absence de douceur et de grâce. Que viendraient faire ici, les mots jolis, délicats, raffinés ? Ils se réfèrent à des réalités inaccessibles aux misérables. Pourquoi les utiliseraient-ils ?

Alors, faute de mieux ils parlent comme ils peuvent, leur langue directe et précise, haute en couleurs, traversée parfois de cette ironie qu'on appelle la gouaille et qui est comme une manière de revanche sur les peines endurées, comme un voile de pudeur timide jeté sur les quelques joies qu'il leur arrive d'éprouver...

Et ce langage là est celui, en tous pays, de l'immense majorité des humains. Celui de la foule. Celui des petits, des inconnus, des anonymes. De ceux dont les noms ne figurent jamais dans les journaux que dans les rubriques des faits-divers.

Il est l'unique langage dont ils disposent pour se dire leurs peines, leurs colères, leurs tristesses ou... leurs quelques joies. Ce langage-là, Dieu l'entend plus souvent que celui des raffinés et des puissants. Il l'écoute et le comprend d'autant plus que celui que, sur terre, apprit et employa son Fils n'avait point la classe de la langue des maîtres de Jérusalem...

II — Le Poète de la Misère

Ce langage, Jehan Rictus l'eût-il tant aimé et servi, s'il ne lui en avait tant coûté de l'apprendre ? Il en a payé l'acquisition par toute une existence de misères et de détresse. Que n'a-t-il connu ? Enfant naturel (né le 23 septembre 1867) il ne fût reconnu ni par son père ni par sa mère. De cette dernière, le moindre qu'on puisse dire est qu'elle était folle : son fils fût son souffre-douleur. Sans trêve ni répit, elle le bat ou l'humilie... Dieu sait de quels abîmes de douleurs enfantines procède le mot effroyable de la *Ballade des Petits Fan-Fans morts :*

Qué veine y z'ont les z'avortés !

Plus tard, il fera cent métiers ; balayeur, emballeur, livreur, commis de bureau. Rêveur, maladif, affamé. Incapable de faire sa place dans la vie. De se défendre. Seule la nuit lui permet de s'évader par la lecture de livres qu'il emprunte... Lui vint le besoin d'écrire. De dire sa peine au papier puisque sa misère le prive d'amitié :

« Mes poteaux ? Combien m'ont trahi !
Pourtant m'en rest' quéqu's uns d'fidèles,
Mais pour la mouîse y m'gagn't la belle
C'est comme un syndicat d'faillis.

Poète honteux, il propose au « directeur » du cabaret des Quat'z Arts « Impressions de promenade »... La soirée fût un triomphe et, pour le remercier d'avoir si bien chanté sa peine de vingt cinq années de souffrances, le patron Trombert lui consent une avance de cent sous.

Encouragé cependant — les vrais poètes se contentent de peu ! — Rictus écrit toute une série de poèmes, les « Soliloques du Pauvre ». Et

c'est la recherche d'un éditeur. Pas un de ceux qui l'ont complimenté, critiques ou académiciens en place, pas un personnage influent, ne lui propose de l'introduire. Seul, un inconnu lui offre son aide, et disparaît avec le manuscrit. Dans sa mansarde, Rictus, affamé, s'efforce de retrouver son texte. Un imprimeur l'accepte, mais n'imprime rien et ne rend point le manuscrit... Pour la troisième fois, Rictus se remet au labeur. Il a vendu ses quelques hardes, brûle son lit pour essayer d'oublier sa faim avec un peu de chaleur. L'éditeur Lemercier lui paie en bloc son texte ; à quatre francs le poème. Rictus exulte jusqu'au jour — un mois — où il s'aperçoit que l'édition a été écoulée toute entière à 15 francs le volume...

Juste de quoi lui démontrer que le monde se divise en deux camps : les naïfs et les malins.

Incorrigible, il s'obstine à écrire en sa langue impossible ! Il appartient, pour son malheur, à la catégorie des très rares qui s'entêtent à ne point comprendre. Il explique bien à Léon Bloy, cet autre pestiféré des Lettres françaises :

« Qu'est-ce que ça peut faire qu'un vocable ou une expression ne soit pas parlementaire, classique, noble ou de bonne compagnie, si cela exprime une souffrance vraie, tellement sincère qu'elle vous tord les boyaux ? Or, c'est cela que je cherche : exprimer, émouvoir... »

Jehan Rictus apprendra ce qu'il en coûte de ne point céder aux sollicitations de ceux qui lui conseillent d'emprunter enfin les chemins battus. Il sera traité en incorrigible dont on se défie et dont on ne parle qu'avec des sous-entendus fielleux. Il mourra, presqu'aussi pauvre qu'il est né, le 6 novembre 1933. Il est vrai qu'il a maintenant une « foule d'amis-qui-l'ont-très-bien-connu » et qui proclament à tout venant qu'ils furent « ses intimes... »

Au fond, cette défiance constitue à elle seule un hommage indirect à la puissance redoutable dont dispose le poète authentique. Sous ses dehors anodins la vraie poésie va infiniment plus loin que la verve des

satiriques, l'éloquence des tribuns et la logique des penseurs. Le grand Platon le savait bien qui recommandait aux chefs de la République idéale de proscrire les poètes...

III — Puissance de la fragilité

Il est une autre force que celle de la vigueur physique qui contraint les corps, que celle même des discours qui émeuvent les passions, ébranlent les convictions ou orientent les esprits. C'est celle qui sait toucher la part la plus profonde du cœur, atteindre l'âme, s'assurer cette sympathie et cette connivence de ce rythme intérieur qui scande notre vie secrète.

Qui détient ce pouvoir dispose de cette adhésion intime, de notre consentement spontané et... quasi inconscient. Car il nous atteint par des sentiers que ne surveille point l'esprit critique, que ne hérissent aucune prévention ni aucun préjugé : le chemin innocent, anodin, de la musique.

En cette musicalité réside le secret de la magie de la poésie.

Mais à la différence du musicien qui se contente de nous charmer par la seule incantation des sons, le poète se sert de mots dont l'harmonie même fait accepter la signification par l'esprit. Il ne raisonne ni ne discute, n'argumente ni n'explique. Plus habile qu'un dialecticien, il endort toute méfiance : qui songe à suspecter un interlocuteur aussi désarmé ?

Du reste, reconnaissons-le, la plupart des poètes n'ont d'autre but que de charmer, de distraire, ou, tout au plus, de nous émouvoir un moment. Ils se gardent de prétendre nous instruire — et quand ils le font, ils perdent si bien leur aisance qu'ils deviennent ridicules ou ennuyeux. Le poète n'est lui-même — et n'exerce pleinement son pouvoir — que lorsqu'il reste à son niveau. Alors il insère en nous un ferment qui suffit parfois à bouleverser nos pensées que nous ne pouvons plus voir et sentir qu'avec les yeux et le cœur du poète.

Et c'est bien ainsi que, pour avoir renoncé à jouer au tribun, au moraliste ou au révolutionnaire, Jehan Rictus a réussi à nous donner, du monde de la misère, une vision autrement compréhensive que toutes celles qu'eussent pu ou pourraient nous procurer tous les documentaires du monde.

IV — Le secret de Jehan Rictus

Une sorte de loi préside au sort des grandes œuvres, et cette loi exige que leur rayonnement soit fonction du prix dont elles ont été payées. Nous savons bien que nul ne dit bien que ce qu'il a vécu. Mais nous savons moins la noblesse intérieure que suppose chez un douloureux comme Rictus le fait d'avoir sacrifié ses ressentiments à la poésie.

Il aurait pu, ayant tant souffert et touché aux bas-fonds du désespoir, céder, comme tant d'autres, aux justes excès de l'amertune et de la colère. Il s'est à lui-même imposé un mode d'expression qui l'a contraint à un contrôle sévère des moindres remous de son cœur.

Il a tenu à ce que nous percevions ce chant malhabile qui scande les colères, les résignations, les espoirs et les quelques joies de ceux que nous connaissons si peu et si mal. Avec amour, avec tendresse, il l'a pour nous reconstitué tel quel, en son langage original, en son rythme natif.

En technique pure, cela s'appelle des vers octosyllabiques dont les spécialistes apprécient à loisir l'habileté. Pour nous, lecteurs ordinaires, cela s'appelle « révélation » d'un monde que nous ne soupçonnions point ou que jusqu'ici nous jugions à travers des catégories plus ou moins abstraites et froides...

Grâce aux poèmes de Rictus — qui sont toujours au singulier — nous nous apercevons que, par delà les définitions et statistiques, se cachent des êtres qui, sous le regard de Dieu, peinent individuellement...

Ch. D. Boulogne, O. P.

Le sens des faits

Joliette, Etoile du Nord

Nos poètes, et tous les touristes qui sont un peu poètes, se plaisent à dénommer Joliette l'*Etoile du Nord*, indépendamment du journal qui porte ce nom, et ils ont raison. Les amoureux, de leur côté, s'ils habitent les rives du Saint-Laurent et plus bas vers le Sud, nous parleront des fiancés du Nord, pour désigner ceux de Joliette, comme quelque chose d'une essence supérieure. Quoi qu'il en soit, Joliette joue le rôle d'étoile par sa position géographique et son rayonnement. Elle commande le commerce et l'industrie de la région, dirige pêcheurs et chasseurs vers Saint-Michel des Saints et jouit d'une vie autonome assez particulière quoique située seulement à 40 milles de Montréal.

Fondée en 1841, sous le nom de l'*Industrie* par Barthélemy Joliette, descendant du célèbre Louis Jolliet, découvreur du Mississipi, elle prit en 1863 le nom de son fondateur. Mais pourquoi Jolliet est-il devenu Joliette ? D'une génération à l'autre ce nom a perdu un *l* et s'est enrichi d'une syllabe muette *te*. Fantaisie d'écrivain ou caprice du peuple ? Est-ce parce que le féminin recèle plus de poésie que le masculin et sonne mieux à l'oreille raffinée ?

Située sur la rivière l'Assomption qui la divise en deux parties d'inégale importance, elle semble veiller sur les immenses plaines très fertiles des comtés de l'Assomption, Montcalm, Joliette qui, vers le Sud, descendent jusqu'au fleuve. Au Nord, elle regarde les champs de moins en moins riches qui rejoignent les importants massifs des Laurentides où le ciel et la terre se confondent. Les voyageurs qui se dirigent vers le Nord aiment s'arrêter à Joliette pour s'y reposer ou y refaire leurs provisions. C'est une cité accueillante et propre. Le grand boulevard Manseau avec son ruban de gazon et de fleurs, au centre, et les grands arbres qui montent la garde dans une attitude imposante donnent bien plus l'impression qu'on entre dans un parc que dans une ville industrielle. A la vérité, Joliette est l'un et l'autre. Des parterres bien entretenus l'été, des arbres nombreux et variés, des résidences modernes à côté d'anciennes maisons émergent de la verdure. Plus le touriste s'avance à droite ou à gauche, plus il y rencontre des constructions récentes qu'une population toujours en progrès fait surgir d'année en année sans qu'il puisse dire où et quand la ville mettra ses limites.

En un siècle et une décade, six églises formant six paroisses disent bien haut la merveilleuse extension religieuse et sociale de Joliette. En 1843 apparaissait Saint-Charles-Borromée, aujourd'hui cathédrale, dont la population actuelle est de 7 876 habitants ; en 1915 la paroisse Saint-Pierre était fondée avec une population qui atteint aujourd'hui 4 991 habitants ; 1935 vit naître la paroisse du Christ-Roi dont la population est de 2 889 habitants ; puis dans les années 1946 et 1947 surgirent Saint-Jean-Baptiste (810 habitants) et Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus (1 206 habitants). Enfin en 1950 s'éleva la paroisse Notre-Dame des Prairies (763 habitants). Un total de 18 535 âmes, plus un temple de l'Eglise-Unie qui rassemble l'élément protestant.

Joliette a l'insigne honneur de posséder un chef chargé d'expérience et de mérites en la personne de Son Excellence Mgr Papineau. Pasteur selon l'esprit de l'Eglise, *il connaît ses brebis et ses brebis le connaissent*, il voit leurs besoins spirituels et sait y répondre. Toutes les classes de la société, sans distinction de condition, ont déjà largement bénéficié de sa parole vivante, de ses précieux conseils et de son ardente charité. Près de lui se tient son Auxiliaire, Mgr Jetté, homme d'étude et d'action, conseiller discret et clairvoyant qui apporte sa large contribution à la bonne marche du diocèse. Avec deux chefs spirituels de cette trempe, rien d'étonnant que Joliette marche de l'avant dans le sillage des enfants de Dieu.

La vie religieuse s'affirme encore par les diverses communautés, qui veillent avec un soin particulier sur l'éducation, l'instruction, les pauvres, les malades et apportent à la Cité, en plus des grâces du Ciel, l'exemple bienfaisant de leur vie de prière et de dévouement. Dans ce domaine, le séminaire de Joliette commande la Cité par son climat intellectuel et moral qui tempère ce que l'industrie, le commerce, les affaires auraient de trop terrestre et maintient les regards de la population fixés sur les valeurs humaines et spirituelles. Les Clercs de Saint-Viateur, Pères et Frères, ont le monopole de l'instruction des garçons, ils y dirigent avec succès toutes les écoles paroissiales. A leur côté, on trouve les Religieuses Adoratrices du Précieux-Sang dont la vie contemplative rappelle sans cesse à une génération, trop portée à l'oublier, le primat de la vie spirituelle et du renoncement ; les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception dont le nom seul est un appel à l'apostolat en pays infidèles ; les Sœurs de la Providence, comme partout ailleurs, se penchent sur les misères humaines avec leur hôpital, hospice, orphelinat, jardin d'enfance. L'instruction des filles est confiée à deux communautés religieuses : les Dames de la

Congrégation et les Sœurs des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie. Ecole normale, accadémie, école supérieure, enseignement primaire, etc... les voient à l'œuvre et à l'épreuve.

* * *

La vie intellectuelle surtout alimentée et fécondée par le Séminaire d'abord et les écoles supérieures et académiques ensuite trouve son expression et son rayonnement dans deux hebdomadaires : L'Action populaire, l'Etoile du Nord et une revue trimestrielle de grand style, Les Carnets Viatoriens. Mais c'est surtout dans le domaine artistique que l'intelligence nous étonne. En 1947, plusieurs artistes groupés autour du R. P. Wilfrid Corbeil fondèrent *Le Rétable* et M. l'abbé André Lecoutey, administrateur à l'Art Sacré de Paris, était nommé conseiller du groupe. Purifier nos églises des laideurs qui les encombrent, susciter une architecture plus en harmonie avec l'idéal religieux, faire beau et neuf dans la sculpture et la peinture, parvenir à un style canadien où l'art et la liturgie y gagneront, telle est la tâche pénible que veut mener à bonne fin cette association d'artistes qu'est *Le Rétable*. Joliette possède déjà un fameux monument d'architecture moderne, le Noviciat des Clercs Saint-Viateur qui devrait inspirer nos architectes. La Maison Querbes peut se vanter d'une œuvre à nulle autre pareille, le Chemin de Croix de Marius Plamondon qui dépasse les sens et qu'il faut regarder uniquement avec son intelligence. Chaque année, le théâtre du Séminaire produit des chefs-d'œuvre anciens ou nouveaux dans de grandioses mises en scène. Qui ne se souvient du théâtre en plein air de 1947 et du *Pageant historique en 25 tableaux* qui marquait le centenaire des Clercs Saint-Viateur ? Des institutions qui poussent la culture à ce point font honneur à leur ville, disons plus, à l'intelligence tout court.

* * *

Les villes comme les individus doivent d'abord pour progresser assurer leur subsistance. Joliette doit une bonne partie de son développement à l'énergie électrique fournie par la *Shawinigan Water and Power Cie* qui alimente l'industrie. Des usines y produisent de la chaux, de l'acier au manganèse, des articles goudronnés, des produits chimiques. On y trouve également des filatures, des teintureries, des fabriques de tabac, de cigares, de vêtements, de gants, etc... qui permettent à une belle et nombreuse population ouvrière de subsister. Autour de la place Bourget, les consommateurs assiègent banques, magasins, bureaux et marché.

Joliette doit surtout une bonne part de sa prospérité à l'ingéniosité de ses hommes d'affaire, à leur esprit d'initiative, à leur audace même.

La vaste école moderne des Arts et Métiers que le gouvernement provincial vient de construire maintient la Cité en progrès en ouvrant des horizons nouveaux par les nouvelles techniques de l'industrie.

Dans le Conseil d'Administration, un maire et neuf échevins qui représentent démocratiquement les diverses conditions sociales, se rencontrent, discutent des mesures à prendre pour protéger et développer la vie des affaires, pourvoir aux nécessités publiques. La ville possède déjà un excellent service d'incendie, d'éclairage, d'aqueduc, d'égoût, de voirie. On y trouve même une Commission d'Urbanisme.

Je m'en voudrais de taire la belle élite professionnelle : médecins, avocats, notaires qui contribuent beaucoup à la santé publique, au maintien de la justice et de l'ordre, au prestige de la Cité. De ce milieu émerge Sir Mathias Tellier, une des plus nobles figures de notre histoire politique et judiciaire des cinquante dernières années. En politique, deux chefs, nés à Joliette même, l'honorable Antonio Barrette, ministre du travail et M. Georges-Emile Lapalme, chef de l'Opposition provinciale projettent avec leur personne le nom de Joliette sur la Province et au delà.

* * *

Joliette puise sa force aux sources les plus pures de nos traditions religieuses, familiales et sociales, sources enrichies des progrès qu'apporte un monde toujours en évolution. Sa population laborieuse et hospitalière, fière de son passé et confiante en l'avenir, savoure la joie plénière de vivre le présent sous les astres bénis que sont la foi, l'espérance et l'amour. La gent étudiante qui assiège les écoles ou déferle dans les rues est l'éclatant témoignage de la fécondité des foyers. Des enfants beaux parce qu'ils sont pleins de santé, intéressants parce qu'ils sont bien élevés.

Il y aurait encore bien des choses à dire, mais pour compléter j'invite le lecteur de ces lignes à passer une fin de semaine à Joliette. Il y goûtera à son tour la joie de vivre s'il sait regarder hommes et choses, écouter le chant qui monte de la vie, mais d'une vie catholique, française et canadienne.

A. Lamarche, O. P.

Le désert sans visage [1]

Sahara ! Quelles images ces trois syllabes font-elles lever, quand on les prononce, dans l'esprit d'un lecteur canadien ?

J'imagine que la première impression est celle d'un mystère assez redoutable : la solitude... la soif... le simoun... sans parler, bien entendu,

1. Causerie donnée à Radio-Canada

de ces guerriers voilés qui foncent, perchés sur la bosse de leurs dromadaires, à l'abri de leurs grands boucliers de peaux, comme un ouragan. Enfin, l'effet que produit ce mot de Sahara doit ressembler beaucoup à l'émotion qui m'étreignait le cœur, lorsque petit garçon à l'école de mon village natal de Picardie, je rêvais avec un peu d'effroi devant ces lettres qui s'étalaient sur la carte murale d'Afrique à travers un grand espace blanc, « couleur de vide » comme disait Eugène Fromentin.

Ce peintre, qui est aussi l'auteur d'*Un été dans le Sahara* parlait, il y a juste cent ans, de Laghouat, qui n'est plus aujourd'hui qu'un vestibule du désert, de « ce pays silencieux, revêtu d'un ton douteux qui semble la couleur du vide, d'où personne ne vient, où personne ne s'en va, et qui se termine par une raie si droite et si nette sur le ciel... »

Ce n'est pas tellement faux. Le silence — le silence éternel des espaces infinis, qui épouvantait Pascal — règne toujours là-bas, pour peu qu'on s'éloigne des grandes pistes, et personne n'a touché à la couleur — ou à cette absence de couleur — qui m'a beaucoup saisi, comme tous les voyageurs, je pense, qui se sont aventurés dans ces parages.

Ce n'est pas moi qui vais dissiper ce mystère, ni saccager toute cette belle poésie. Je ne rapporterai pourtant que des choses vraies, vues, entendues ou vécues, mais cette vérité-là est encore plus exaltante que nos imaginations.

Puisque la phrase qui me revenait, de Fromentin, évoquait ce paysage incolore où le ciel et la terre ne sont séparés que par une ligne droite tirée par un dessinateur sans imagination, arrêtons-nous d'abord devant ce décor un peu sec. L'auteur de ces lignes a intitulé un assez gros livre : *Le Sahara aux cent Visages*. Et je crois bien, tout paradoxal qu'il fût, que mon titre était encore en deçà de la vérité : ce n'est pas une centaine seulement mais des milliers de visages que prend le désert, plus innombrable encore que la mer, quand on le regarde bien. Mais il y a aussi le désert sans visage.

Dans le vocabulaire saharien — car il y a une langue du désert, comme dans la marine — et si je me mettais à en traiter en termes techniques, mon lecteur aurait vite l'impression d'être perdu, sans recours, dans le Sahara — cela s'appelle un *reg*. L'*erg* désigne les collines de sable, les dunes imbriquées les unes dans les autres, comme les tuiles d'un toit ; la *hamada* est un désert de roches ; la *sebkha* une zone d'épandage d'ouadi ; et il faudrait décrire la région des *daïas*, de la *Chebka*, définir les *gour*, le *baten*, et les massifs montagneux qui donnent du relief à ce pays...

Le *reg* est un terrain dénudé, strictement plat, couvert de gravier et de menus cailloux. Les géologues diraient que c'est une terre d'alluvions.

Les deux principaux *regs* dont je puis vous parler, parce que je les ai traversés à plusieurs reprises, portent des noms qui vous donnent froid dans le dos — si l'on peut employer cette expression à propos du Sahara ! — le Tadémaït et le Tanezrouft.

Il nous faudrait situer ces deux régions — d'ailleurs bien différentes l'une de l'autre — le Tadémaït (je ne connais pas l'origine de ce mot) et le Tanezrouft, dont le nom signifie le « Pays de la peur et de la soif ». C'est un désert dans le désert.

Le tropique du Cancer, qui coupe ce continent vers le milieu du Mexique, quand il arrive de l'autre côté de l'Atlantique, à travers toute l'Afrique et au delà de la fosse de la Mer Rouge à travers l'Arabie Saoudienne jusqu'au golfe Persique, barre cette portion du globe d'une sorte de coup de gomme formidable. Oui, il efface la vie. Le Sahara est la partie occidentale de cette maladie de la terre, — une pelade, si l'on veut — qui l'affecte sur cinq mille milles et demi. Par conséquent, presque deux fois l'étendue du Canada, *a mari usque ad mare*. Il reste à situer le Tanezrouft sur le méridien du Maroc oriental, et le Tadémaït sur la ligne idéale qui descendrait d'Alger.

Le Tadémaït vous attend entre l'oasis d'El Goléa, qui est un petit morceau de paradis terrestre, et In Salah, avant les premiers contreforts du Hoggar, un îlot de verdure perdu dans le sable. Pour aller d'un point à l'autre, il faut traverser un étrange plateau, sans trace de vie (au moins apparente) plat, indéfiniment plat, recouvert de cailloux noirs, qui recouvrent le sol à perte de vue. Quand on soulève ces curieux moellons, on s'aperçoit que la partie qui touche le sol est blanche comme de la craie, et quand on les brise, ils sont blancs à l'intérieur. Mais ce qu'on en voit a tout à fait l'aspect de la houille.

Après des heures, et des heures, et des heures de camion — car c'est en auto que j'ai traversé cette région, non pas à chameau — on est toujours devant le même décor charbonneux, sans un caprice du terrain, sans autre ligne que celle de l'horizon, cela finit par devenir hallucinant.

Il y a de quoi devenir fou, et je pense que tous ceux qui ont fait la connaissance de ce coin charmant se sont pris à murmurer en eux-mêmes : « C'est bon pour une fois ».

Je me souviens que la femme d'un officier saharien, qui avait suivi son mari dans un poste du sud, comme nous parlions du Tadémaït d'où j'arrivais disait devant moi : « Nous rentrerons par le Niger, n'est-ce pas ? » Elle n'osait plus songer qu'elle reviendrait par le Tadémaït. Il

est vrai qu'elle ne savait pas encore ce qu'il faudrait traverser avant d'arriver au Niger. Mais il lui semblait que rien ne pouvait être aussi pire que d'affronter le désert noir...

On prétend que le ciel lui-même devient couleur de suie. Je l'ai surtout vu chargé de nuages. Contrairement à ce que l'on croit généralement, le ciel du Sahara est souvent nuageux. Tandis que le ciel du désert sinaïtique, que j'ai vu implacablement bleu, est vide à longueur d'années, le ciel saharien admet des nuages. Malheureusement, il les garde pour lui.

Je ne sais pas si le plateau du Tadémaït reflète sa noirceur sur la voûte céleste. Je serais plutôt enclin à croire que les yeux eux-mêmes sont assombris.

Ce qu'on a de mieux à faire, c'est de se réfugier dans le sommeil. C'est d'ailleurs ce qui arrive parfois aux chauffeurs qui assurent la liaison avec les postes du sud durant l'époque de la plus grande chaleur, et qui ne voyagent que la nuit. Si le graisseur en fait autant, le résultat peut être désastreux.

Audouin-Dubreuil a raconté, dans son récit de la Croisière Noire, comment une nuit, dans un terrain de *reg* où rien n'empêche de rouler en dehors des pistes, les cinq chenillettes de l'expédition Citroën se suivant, tous phares allumés, pour ne pas se perdre de vue, tout à coup quelqu'un s'est aperçu qu'un feu rouge s'en allait en sens inverse. Le conducteur s'était endormi au volant. L'auto-chenille avait décrit un parfait virage et, n'en voulant plus, comme la femme de l'officier saharien, elle s'en retournait à son garage... ou ailleurs.

Il ne m'est arrivé personnellement aucune aventure et pas même de mésaventure et je n'y ai connu que cette obsession d'une terre en deuil et l'ennui d'une tristesse infinie.

Ce que j'y ai vu de plus navrant, ce fut, une fois, une troupe d'hirondelles qui remontaient de l'Afrique du Sud — c'était à la fin du mois d'avril — et qui s'étaient abattues, épuisées. Elles sautillaient, voletaient, retombaient. Des centaines de ces petits oiseaux étaient déjà morts.

En fait, le Tadémaït n'est pas aussi méchant qu'il en a l'air. Il y a mieux dans le genre, et c'est le Tanezrouft, qui n'a pas volé son nom de « Pays de la Peur et de la Soif ».

Le Tanezrouft, c'est le désert des déserts.

Est-ce qu'à l'aide d'un microscope on y découvrirait des traces de vie ? Je l'ignore, mais je certifie qu'à l'œil nu on n'en voit aucune.

Ici le paysage n'est plus sombre. Il est livide. La teinte fondamentale est une sorte de blond délavé, et quand on essaie d'en donner quelque idée, le mieux est encore d'en revenir aux mots d'Eugène Fromentin, qui

ne l'avait pas vu (mais qu'est-ce qu'un peintre pourrait bien faire ici ?) et de parler de silence, de ton douteux — couleur du vide — et de cette raie de l'horizon devant vous, comme la ligne que les écoliers tirent avec leur règle, après leur devoir : n i ni, c'est fini ! Inutile d'aller plus loin, il n'y a rien. C'est le bout du monde ! C'est la fin de la vie !

J'ai traversé le Tanezrouft, dans sa plus grosse épaisseur, vers la fin de la guerre. Le matériel automobile en Afrique du Nord était archi-usé, nous n'avions plus d'essence et le moteur marchait à l'huile de palme. (Un peu plus tôt, je m'étais aventuré du côté de la frontière tripolitaine avec un camion chauffé au charbon de bois. Ce fut une randonnée épique !)

Ce fut au milieu de ce pays d'astre mort qu'un retour de flamme a mis le feu au moteur. Le vent activait l'incendie et nous avons bien cru que le véhicule y passait. Les uns sauvaient la réserve d'eau, les autres jetaient du gravier à plein casque sur le feu. Nous eûmes le dessus. Il fallut deux jours pour resouder la tuyauterie et nous remettre en marche.

Là-dessus, un phénomène rarissime, comme on n'en avait vu de mémoire de Saharien dans ces parages, s'est produit : non pas de la pluie mais un déluge s'est abattu sur le Tanezrouft. Cela a duré une nuit, et cette eau était bien pire que le feu. Le terrain s'affaissait et nous nous enlisions. La piste était effacée et comme elle était balisée tous les 10 kilomètres (pas même tous les six milles), nous n'étions pas trop fiers. Cela se passait le 21 avril 1943. Mais quand, arrivé à Gao j'ai envoyé à la Dépêche Algérienne un article intitulé : « Il pleut à Bidon V », mes amis ont dit : « Ça y est, il est devenu complètement fou ». Si quelqu'un avait perdu la raison, c'était le Sahara lui-même.

M.-H. Lelong, O. P.

Au service de nos écrivains

A tout étudiant, des collèges ou des universités, exposé un jour ou l'autre à la rédaction d'une thèse, d'une dissertation, d'un travail écrit quelconque ; à tout écrivain canadien, jeune ou moins jeune, qui voudrait s'initier ou s'encourager au *beau travail* ; à celui qui désire ajouter à la perfection acquise de son métier un accomplissement qu'il juge encore possible, nous conseillerions, outre la lecture de *La vie intellectuelle* du P. Sertillanges, la consultation assidue d'*Au Service de nos Ecrivains : Directives pratiques pour publication* du Père Léonard Poirier, O. F. M. (cf. deuxième édition, revue et augmentée. Editions franciscaines, 2080 ouest, rue Dorchester, Montréal, 1952. 169 pages, plus six pages blanches

réservées pour notes personnelles) ; puis *Le bon usage. Cours de grammaire française et de langage français* (Paris, 1946, 880 pages). Le premier de ces ouvrages apprend à l'homme de lettres l'amour et les motifs de sa vocation ; le second, comment il doit procéder dans la préparation et la présentation concrètes d'une œuvre. Grevisse, l'auteur du troisième livre que nous conseillons, enseigne les lois courantes du style. Sertillanges donne des principes. Poirier et Grevisse en facilitent l'application courante.

Le Père Poirier a voulu faire œuvre pratique, utile et savante. On se demande comment il aurait pu faire mieux, tellement son traité est clair, précis, méthodique. On y apprend d'abord des règles (supportées par des exemples adaptés) sur les procédures habituelles de la composition (cf. première partie) et de l'édition (cf. deuxième partie). Dans la première partie : correction grammaticale (orthographe et ponctuation), présentation scientifique (caractères, citations, notes, références, bibliographie, index) formes techniques du livre et du périodique. En ce qui regarde l'édition : comment préparer la copie d'un manuscrit, directives typographiques, renseignements juridiques, illustrations, corrections sur épreuves, pagination, titres courants. Tout est prévu, classifié selon la logique qui s'impose à un travail du genre. L'auteur a même rappelé en appendices le protocole de correspondance, la technologie du caractère d'imprimerie, le vocabulaire de l'édition.

— Voici donc un recueil de directives unique au Canada français, un manuel qui nous sauvera une fois de plus des goûts de la fantaisie illusoire en matières de présentation littéraire, et aussi de l'à peu près. Ceux qui sont déjà au courant trouveront dans le livre du Père Poirier l'appui officiel d'une loi qui en même temps qu'elle les rassure, les protège et les honore. Sans vouloir exclure qui que ce fût, nous conseillerions *Au service des lettres* à trois groupes plus particuliers de jeunes : aux jeunes journalistes d'abord. Le journaliste d'aujourd'hui a une grande responsabilité dans la vie courante des lettres, puisqu'il imprime dans tous les sens du mot des tons, des modes littéraires d'exister. Tout ce que le journaliste fait pour améliorer le sort des lettres, ne serait-ce que du simple point de vue technique, a d'autant plus de poids que son influence, parce que quotidienne, assidue et collective, est plus efficace. — Un second groupe : celui des rhétoriciens et des philosophes qui vivent dans la perspective parfois peu rassurante d'avoir à rédiger pour le baccalauréat. Le P. Poirier leur apprendra d'une façon agréable et accueillante, à un prix qui demeurera toujours symbolique en comparaison des services rendus, comment on présente un texte, où on met une virgule, quand emploie-

t-on une capitale, etc... Tant de détails que le professeur n'aura pas besoin d'enseigner et qui donnent à ceux qui les observent le goût de la précision et de l'honnêteté. Enfin, les demoiselles qui s'initient au travail de bureau, où il y a dactylographie et correspondance, ont *absolument* besoin du livre du P. Poirier.

* * *

Au service de nos écrivains : « ubi invenies tam utilitatem quam decorem ». Une œuvre excellente d'apostolat intellectuel. — Pour avoir eu la pensée et le courage de préparer un ouvrage de ce genre dans le milieu bien circonscrit où nous vivons, il faut aimer soi-même la précision, posséder l'amour du travail parfait, avoir le goût des belles lettres, le sens de la fraternité et du dévouement, et enfin, un degré de modestie que les gens d'étude n'ont pas l'habitude de cultiver sous une forme aussi héroïque. Mais quand on est fils de saint François, on apprend toutes ces choses... *vite et bien.*

Benoît LACROIX, O. P.

Hollande-Montréal-Hollande

Il arrive même dans les services diplomatiques que ceux qui ne font pas de bruit peuvent être ceux qui sont les plus efficaces. Nous pensons à M. E. Bernard de La Haye, qui vient de quitter Montréal après plus de quatre ans en service comme secrétaire-adjoint au consulat hollandais de Montréal. M. Bernard, bien que très jeune dans la carrière, avait déjà appris l'art difficile, et souvent trahi, de faire aimer son pays sans se faire détester de celui qui l'accueille. Discret, sans prétention sinon celle de faire un travail efficace, laborieux (entre ses heures de travail, il apprend l'espagnol, lit l'histoire du Canada, enquête sur notre milieu culturel), il est, c'est important à noter, doublé d'une épouse magnifique, qui le seconde d'autant plus heureusement qu'elle aussi possède en plus de la connaissance de l'allemand, de l'anglais et du français, une culture attentive et un grand esprit d'observation.

La Hollande est un pays qui, à nous Canadiens, nous a toujours paru aimable, délicat et raffiné comme sa culture. Quand ce pays nous envoie comme représentants des amis du type de celui dont il est question ici, son prestige augmente à la mesure même de la qualité de son choix. C'est qu'il y a une façon de s'imposer, de se faire connaître et aimer, qui ne consiste pas nécessairement dans l'exposition ou la mise en valeur de ses chars d'assauts, ou du dernier modèle d'un avion. La distinction et la culture sont encore les biens les plus grands et ceux que nous apprécions le mieux.

M. L.

Evénements et informations

Les vœux de Pâques de S. S. Pie XII. — S'inspirant d'un texte liturgique très simple : « la paix soit avec vous », le Souverain Pontife est revenu en termes émouvants et justes sur le grand problème de la paix. « Il faut que chaque fidèle, que chaque homme de bonne volonté examine à nouveau avec une résolution digne des grands moments de l'histoire humaine, ce qu'il peut et doit faire personnellement, quelle contribution apporter à l'œuvre salvatrice de Dieu pour secourir un monde qui, c'est le cas aujourd'hui, s'achemine vers sa ruine ». Parole grave qui ne laisse aucune place à l'illusion et que tous et chacun, surtout nos chefs politiques feront bien de méditer.

Le Congrès Eucharistique international de Barcelone. — A cette occasion, l'Episcopat du Canada a organisé une croisade de prières et une prédication dominicale spéciale portant sur « L'Eucharistie et la Paix », du 13 avril au 1 juin. Le but de cette croisade, dans l'esprit de S. S. Pie XII, est d'obtenir du ciel le rétablissement de la paix dans les consciences, les familles et le monde.

Un témoin du Christ. — Qu'un jeune homme quitte la gloire, la célébrité, les honneurs, les richesses, un brillant avenir, et même son nom pour s'enfoncer dans le silence de la Trappe, voilà qui déroute l'esprit des mondains et de nombreux chrétiens. Le fait se produit cependant depuis toujours puisque les cloîtres ne sont jamais vides. Mais le fils de Son Excellence Georges Vanier, ambassadeur du Canada en France, qui vient de recevoir, à la cathédrale de Montréal, des mains de Son Excellence Mgr Léger, l'onction sacerdotale, après six années de formation à la Trappe d'Oka, en a intrigué ou ému plusieurs qui ne purent comprendre ce geste de renoncement absolu au monde. Folie pour les uns, sagesse pour les autres. Il appartenait à Mgr Léger de leur répondre. « Ceux qui acceptent ainsi une vie monastique dans toute son intégrité sont de vrais témoins du Christ. Ces moines qui choisissent le silence et le sacrifice témoignent que le Christ est la seule et unique réalité qui vaut qu'on lui sacrifie tout ».

Art et religion. — Ils commencent à faire bon ménage si l'on en juge par les foules qui ont envahi les salles de spectacles durant la Semaine sainte. Besoin de l'âme, les fidèles ont préféré les films à caractère religieux. Au Saint-Denis, « La vie de la Sainte Vierge » à la Scala, « La Vierge de Fatima » ont vu une assistance record. Le théâtre, de son côté, a répondu à l'attente des fidèles. « La Passion » du Père Legault au Palais du Commerce ; « La Passion » selon saint Matthieu de J. S. Bach au His Majesty ont eu la faveur du peuple chrétien. Sans compter les milliers d'auditeurs invisibles qui captaient les grands programmes religieux de Radio-Canada. Décidément, un climat de piété s'est fait sentir et apprécier hors des églises durant la Grande semaine de la Rédemption. C'est un commencement, mais pour une ville comme Montréal, c'est bien peu !

La croisade anti-communiste au Canada. — La revue américaine, « The Commonweal », 14 mars 1952, vient de publier un très intéressant article sur la méthode constructive et réaliste qu'une certaine école a développée pour combattre et vaincre le communisme. On y trouve un récent historique des grandeurs et misères de quelques chefs de notre mouvement social chrétien.

La lutte contre l'alcool. — Le 15 avril, des délégués des archidiocèses de Montréal, Québec, Rimouski présentèrent au Gouvernement provincial une requête signée de 800 000 citoyens demandant tout particulièrement la stricte observance de la Loi de la Commission de liqueurs, et une diminution notable des établissements licenciés. C'était la réponse à l'appel de Mgr Léger, en novembre dernier, qui s'exprimait d'une façon puissante et non équivoque.

Le Bill Knowles et le divorce. — « Dans le Québec, non seulement on n'a pas juridiction en matière de divorce, mais il existe une loi antérieure à la Confédération, qui a été maintenue en vigueur par l'Acte de l'Amérique britannique du Nord, et qui le restera tant que le Parlement fédéral ne décidera pas de légiférer à ce sujet, comme l'autorise à le faire l'article 91 de l'Acte constitutionnel. Cette loi antérieure à la Confédération stipule que le mariage n'est dissous que par la mort de l'un des conjoints. Peu

importe l'autorité que vous constituerez, tant que cette loi existera dans cette province, aucun divorce ne pourra être accordé par un tribunal quelconque, a déjà déclaré l'Hon. Louis Saint-Laurent. La création d'un tribunal de divorce dûment constitué entraînerait logiquement le droit au divorce. Ce qui serait très grave et désastreux non seulement au point de vue chrétien mais encore au point de vue simplement social.

Education et pureté. — Dans sa dernière réunion, l'assemblée des cardinaux et archevêques de France, reprenant l'avertissement de S. S. Pie XII, en septembre et octobre 1951, s'éleva contre la vague d'immoralité qui déferle sur l'enfance et la jeunesse, alimentée surtout par les romans, revues, magazines, gravures. Elle réaffirma que l'éducation sexuelle doit se faire progressivement de personne à personne, dans un climat de pureté, de loyauté, d'extrême délicatesse jusque dans le choix des termes eux-mêmes. Elle rappela avec force aux parents leurs lourdes responsabilités d'éducateurs.

Où en sommes-nous dans notre enseignement pré-universitaire ? — C'est M. Ignace Brouillet, directeur du Polytechnique, ancien président de l'ACFAS, qui répond à cette question par un discours devenu article de la « Revue trimestrielle canadienne ». On y trouve assez de nuances pour ne froisser personne, mais il apparaît clairement que nous en sommes encore au point de départ après 10 et 20 ans de discussions.

Congrès des Relations industrielles. — Le septième, et il eut lieu à Québec, les 21 et 22 avril. « Salaires et prix » en fut le thème dominant mais « l'inflation » en fut l'aliment. Nos meilleurs économistes de Montréal et de Québec figurèrent au programme. Et la lumière fut...

Le Révérend Père François-M. Drouin, O. P. — En mars, il quitta la paroisse Saint-Pierre, Lewiston, Maine, après douze années de dévouement absolu au bien spirituel et moral de ses fidèles. Il était regardé comme une des plus brillantes figures du clergé franco-américain, car son rayonnement dépassait les frontières de sa paroisse, s'étendait de Portland à Boston et au delà. Par sa science théologique, ses solides connaissances de la vie sociale et de la législation américaine, sa parfaite maîtrise de la langue anglaise, il a rendu des services ineffables à la cause franco-américaine. A son départ, ses paroissiens et nombreux amis lui ont manifesté leur gratitude en termes et gestes non équivoques. Après un repos nécessaire, il aura sûrement d'autres succès dans le champ que la Providence lui confiera.

Son successeur à la cure de Saint-Pierre, le R. P. Alexandre Desrochers, ancien vicaire et prieur, recueille un bel héritage que ses talents et sa bonté sauront maintenir et accroître.

XIe Congrès international de Philosophie. — C'est à Bruxelles, du 20 au 26 août, que se réuniront les principaux philosophes du monde entier. Le programme est complet, aucune branche du savoir dans ses références à la sagesse n'est omise. Puisse ce Congrès redonner à nos philosophes la place qui leur revient dans un monde qui en a tant besoin.

Un monument au poète Louis Mercier. — Un Comité vient d'être formé en France, en vue de l'érection d'un monument au poète catholique Louis Mercier, décédé le 27 novembre 1951, à l'âge de 81 ans. Les Canadiens qui désirent contribuer à cet hommage n'ont qu'à adresser leur souscription à M. Pierre Souchon, 10, avenue de Paris, Roanne (Loire).

Les Intellectuels français. — Pour la cinquième année, ils se réuniront de nouveau à Paris, du 4 au 11 mai. Le thème d'étude sera : « Eglise et Liberté ». Au programme figurent les noms d'écrivains et penseurs célèbres. Nul doute qu'ils sauront concilier Eglise et liberté.

Semaine sociale de France, 1952. — Elle aura lieu à Dijon, du 22 au 27 juillet, et analysera le thème suivant : « Richesse et misère. Croissance et répartition du Revenu national ». Les plus grands noms du monde social passeront en revue les faits, les principes, les orientations du Revenu, selon l'esprit chrétien et les règles de la justice. Depuis qu'elles existent (39 ans), ces Semaines sont un enrichissement intellectuel qui oriente les lois civiles, éclairent la pensée des législateurs.

L'esprit des livres

Hyacinthe MARÉCHAL, O. P. — « Précurseurs de Notre-Dame ». Couvent des Dominicains, 4 rue Lacordaire, Nancy, 1952. 19 cm. VIII-150 pages.

Un poète médiéval disait, en s'adressant à Marie : « Tu as été choisie avant les siècles, tu as été longtemps cachée sous l'écorce de la lettre ». Les plus illustres femmes de l'Ancien Testament sont, en effet, des figures de la Vierge. L'Eglise dans la liturgie mariale, dans les écrits de ses Docteurs et dans les encycliques des Papes, y fait souvent allusion. Tout chrétien perçoit au moins confusément le lien qui unit Judith triomphant des ennemis de Dieu et Esther intercédant pour son peuple, à la Vierge Marie.

Cependant, peu de fidèles sont à même de découvrir « sous l'écorce de la lettre » la portée exacte de cette manifestation progressive de Marie dans l'Ecriture, car cela suppose une longue familiarité avec la Bible. Ils trouveront désormais un guide compétent et aimable dans le livre du Père Maréchal. D'une manière aussi suggestive que fondée sur les textes scripturaires ou ecclésiastiques, il présente les héroïnes d'Israël dont l'histoire annonce celle de Marie. « Réunie à ses ancêtres pour leur être comparée, Notre-Dame nous apparaît plus vivante que jamais ». Pour les dévots du Rosaire surtout ce sera une grande joie de voir les plus belles pages de l'Ancien Testament témoigner de la place immense que Marie tient dans le plan divin.

J. M. Parent, O.P.

Yves MAHÉLIN — « Instants pour ne plus dire », « D'un printemps », Ed. U. C. I., Paris, 1950 ; « Six voyages sur une corde tendue », Paris, Presses Littéraires de France, 1950. Collection « Univers Poétiques ».

Il serait sans doute difficile d'apprécier ces trois recueils de poèmes sans se situer au préalable dans la perspective même de la poésie contemporaine. Ce qui est déjà consentir à une position de l'esprit assez inconfortable. Chaque poète entend bien être le maître de son école : il n'obéit qu'aux seules règles de son invention et il se donne la liberté de créer un univers dont il peut changer la face au gré de son caprice. On n'a pas à s'étonner de se retrouver souvent très loin du pays de Descartes. C'est le triomphe de la pure originalité, la victoire des images et des mots sur les dominations de la conscience, grâce à une magie dont le vulgaire ignore les secrets. De là ce parti pris d'inachevé, de fuyant, de brusqué, d'incohérent, d'impossible même, qui voile à peine une délicieuse complaisance à tromper le besoin de la lumière que notre pensée ne cesse d'éprouver.

Cependant dira-t-on que ce ne sont pas là les caractères mêmes des incidences qui remplissent notre vie ? Il est rare que nos désirs, nos passions, nos intentions les plus ardentes naissent et se développent selon

une marche régulière ; le plus souvent il n'en reste dans l'âme que des traces vaporeuses qui s'abolissent à l'instant de leur rencontre. Parfois aussi éclatent certaines ivresses intérieures par une condensation d'une force irrépressible. C'est sans doute cela même que tentent non pas de figurer mais de suggérer ces poèmes de Mahélin. Au travers de ces nuages bizarres qui sembleraient des masses de feu, on devine les paysages de l'âme d'où ils ont émergé.

C'est le propre de l'art de réconcilier le sensible et le spirituel, de prêter aux objets des apparences significatives qui se substituent à leur réalité trop dense et de produire en nous une présence pure où les choses se dépouillent en quelque sorte de leur matière même, de leur utilité, pour devenir les témoins de nos mouvements intérieurs. Mais pour qu'il soit possible de capter alors les ondulations capricieuses de l'âme, il faut encore que nous puissions accorder notre propre émotion à celle qui leur avait donné l'initial ébranlement. Et si les images servant à les évoquer sont à tel point durcies et opaques qu'on éprouve de la peine à les traverser, il se peut bien qu'elles perdent en même temps le pouvoir de nous charmer et de nous émouvoir. Si elles originent du pur élan de la nature ou des hasards de la sensibilité, elles doivent encore porter la marque de l'esprit : autrement, elles ne sont le symbole de rien, elles sont des œuvres de rêve.

J.-L. Reid, O. P.

Romano Guardini — « Vie de la foi ». (Collection *Foi vivante*). Les Editions de la Revue des Jeunes, Paris,, 1951. 19 cm. 128 pages.

Que l'on ne cherche pas ici un traité de la foi ! L'auteur veut plutôt parler « de ce que nous pouvons observer à ce sujet en nous et chez les autres ». Sous la direction d'un observateur aussi pénétrant, on sera ravi de découvrir à quel point la foi peut être, dans l'esprit et le cœur du croyant, une réalité vivante, elle qu'on réduit trop souvent à une série de formules plus ou moins énigmatiques. On y apprendra comment naît la foi, en réponse à l'appel de Dieu ; quel est son contenu essentiel et comment ce contenu la détermine ; quelles crises elle peut traverser et à quelles conditions ces crises fortifient la foi au lieu de l'ébranler. On comprendra aussi combien elle a besoin de l'enseignement doctrinal et des sacrements de l'Eglise pour mûrir et imprégner toute l'existence du croyant.

Cet essai a les qualités qui ont fait le succès des ouvrages de Romano Guardini déjà traduits en français : la sûreté doctrinale alliée à une pensée originale qu'on devine enracinée dans une expérience vécue ; cette pensée s'exprime en un langage accessible à tout lecteur cultivé ; elle l'aidera à mieux apprécier le don de la foi et, ce qui importe encore davantage, à en vivre.

« J'ai rencontré le Dieu vivant ». (Collection *Foi vivante*). Témoignages avec deux études sur la conversion par M. Nédoncelle et R. Girault. Les Editions de la Revue des Jeunes, Paris, 1952. 19 cm. 376 pages.

Le nouveau volume de l'excellente collection « Foi vivante » illustre à merveille le chapitre que Romano Guardini consacrait à la diversité des formes de la foi ou aux différents types de croyants. On trouve ici une abondante variété de témoignages dont le trait commun est la sincérité dans l'affirmation d'une présence divine dirigeant l'itinéraire spirituel de chaque converti, d'où qu'il vienne : de l'incroyance pure et simple, du judaïsme ou du protestantisme. Que ces récits soient signés de noms connus comme ceux de Max Jacob, de Sigrid Undset, de Peter Wust et de Jean-Jacques Bernard, ou qu'ils gardent l'anonymat comme le plus grand nombre, tous sont singulièrement émouvants et instructifs.

C'est pour en dégager les multiples leçons que les éditeurs ont fait précéder ce recueil d'une étude sur « les faits de conversion devant la réflexion chrétienne » et ont ajouté une conclusion intitulée « Suggestions pour une théologie missionnaire ». Leurs auteurs expliquent fort bien comment les diverses voies d'accès à la foi éclairent le caractère surnaturel de cette vertu ; et aussi combien la présentation du message chrétien sous la forme d'une bonne nouvelle, d'un témoignage rendu à une vérité aimée et vécue peut contribuer efficacement à susciter la foi. Tous ceux qui cherchent la lumière, tous ceux qui veulent aider les âmes en quête de vérité liront avec profit ce livre.

J. M. P.

Fernand Séguin — « Entretiens sur la vie ». Beauchemin, 1925. 216 p.

Entretiens prévenus par un avant-propos qui en dit déjà suffisamment pour qu'on ait envie d'aller plus loin : « Les entretiens qu'on va lire n'ont aucune prétention *littéraire*. Ils ont été conçus et rédigés à l'intention d'un auditoire radiophonique plus sensible aux agréments de la clarté qu'aux déductions de la rhétorique. Le texte, offert à l'oeil après l'avoir été à l'oreille, conserve les qualités et les défauts du style radiophonique. Si le profane y trouve matière à l'instruire, l'auteur considérera qu'il a atteint le but qu'il s'était proposé ». Cela revient à nous demander quels sont les qualités et les défauts du style radiophonique. Qualités : une leçon directe, évidente, imagée et substantielle de dire les choses qu'on a à dire. Défauts : simplifications extrêmes, transitions brutales, appels trop fréquents à la mémoire et à l'imagination et pas suffisamment au raisonnement. Quant à M. Séguin il a sa *façon à lui* d'exposer les vérités les plus concrètes, sans perdre de vue son auditeur (devenu ici son lecteur) ; il y met de la bonne humeur, de la facilité, et beaucoup d'ordre ; tout ce qu'il faut pour faire oublier les défauts du style radiophonique. C'est la façon du pédagogue de talent qui reste près de son élève. Pour ce qui est de l'exactitude de tout ce que nous dit M. Séguin sur la structure de la matière vivante, sur la vie des plantes et la vie des animaux, sur la nutrition, la respiration cellulaire, les mystères de l'hérédité, etc., nous nous en remettons aux biologistes et aux scientistes, qui peuvent apprécier mieux que nous les synthèses doctrinales d'un grand causeur et d'un joyeux écrivain.

Benoît Lacroix, O.P.

Joseph-Marie PARENT, O. P. — « L'Eglise enseigne ». *Culture populaire*, no 1. Les Presses Universitaires Laval, Québec, 1952. 19 cm. 72 p.

Le Centre de Culture populaire, département de la Faculté des Sciences sociales de Laval, vient de lancer le premier volume d'une nouvelle collection que dirige le R. P. Gilles-Marie Bélanger. A base d'Ecriture Sainte et de Théologie, cette nouvelle collection « vise à orienter la pensée et à stimuler l'effort de tous les chefs, prêtres et laïques, de nos mouvements sociaux », écrit dans son introduction le T. R. Père G. H. Lévesque.

Cette première étude de la Collection brille par sa clarté, sa précision, sa simplicité. C'est un art difficile à exercer que de mettre les plus grandes vérités à la portée du lecteur tout court, sans rien sacrifier de la profondeur de la pensée dans une expression juste et populaire. Le Père Parent possède éminemment cet art avec la maîtrise dans la doctrine. Aucun mot à ajouter, aucun à retrancher.

Le Magistère de l'Eglise, ses limites, son chef, l'adhésion que nous devons y donner, voilà des questions actuelles, aussi discutées qu'incomprises de nombreux catholiques de tout acabit. Mais la réponse est claire, nette, sans équivoque.

A ceux qui reprochent à l'Eglise son intransigeance, l'auteur répond « qu'elle ne saurait transiger sur la vérité que lui a confiée le Christ comme un dépot sacré, et qu'elle n'a aucunement le droit d'infléchir le sens de cette vérité pour plaire aux hommes. En quoi elle suit l'exemple de son Fondateur qui n'a jamais retiré quoi que ce soit de son enseignement pour retenir les auditeurs qui trouvaient son langage trop dur ». Voilà un langage solide, énergique, affirmatif, sans compromis.

Nous souhaitons que tous les volumes de cette collection soient de cette veine.

A.L.

Gustave LANCTOT — « Réalisations Françaises. De Cartier à Montcalm ». Les Editions Chantecler Ltée, Montréal, 1951. 212 pages.

Sous un titre général qui les encadre toutes, M. Lanctôt propose à l'attention des historiens du Canada et de ses lecteurs français huit études, dont deux, la première et la dernière, sont des aperçus généraux (sur Jacques Cartier, l'homme et le navigateur ; Réalisations de la Nouvelle-France, de Cartier à Montcalm) et les dix autres, plus détaillées, plus analytiques (Etablissement de la Roche à l'Ile de Sable ; Premiers Budgets de la Nouvelle-France ; Troupes de la Nouvelle-France : milices et soldats de la Marine ; Régime municipal en Nouvelle-France ; Perspectives économiques et militaires de la Guerre de Sept Ans au Canada ; Dernier Effort de la France au Canada).

M. Lanctôt aime l'histoire et par-dessus tout le document. Il a raison d'écrire qu'« il convient de ne rien laisser perdre des travaux qui cherchent à l'aide de documents à reconstituer (le passé) et à le décrire dans ses aspects divers » (p. 11). L'auteur a aussi le culte du détail, jusqu'au

danger même de le magnifier. M. Lanctôt a poussé l'héroïsme jusqu'à reproduire dans leur phrase originale une série de textes anciens (pp. 78-97) relatifs à notre histoire militaire : ce qui nous fait désirer, une fois de plus, qu'on en vienne chez nous à l'enseignement de l'histoire du Canada à partir du document original, sur les *textes* mêmes qui la disent (A relire, à ce propos, la lettre de F.-A. Savard à *un ami sur les Relations de Cartier*, dans l'*Abatis*, (pp. 141-149). Le livre de M. Lanctôt ne contient donc pas seulement des faits, des récits ou des interprétations, mais une leçon de méthodologie qu'il ne serait pas mal de repenser.

Michel Ladurantaye

Francis JEANSON — « La Phénoménologie ». Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris-VI, 1952. 126 pages.

Méthode de description de l'humain, la phénoménologie a déjà manifesté son exceptionnelle fécondité dans l'étude des comportements humains, qu'ils soient phénomènes de la conscience individuelle ou phénomènes historiques et sociaux. Mais sa vogue actuelle lui vient de l'usage qui en est fait par l'existentialisme, et particulièrement par Sartre et Merleau-Ponty qui ont très sûrement joué un rôle décisif dans l'élaboration de cette méthode telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Le livre de Francis Jeanson comble une lacune : celle de présenter, en une langue très simple et accessible à tous à l'intention du public déjà fort étendu que cette question intéresse, un exposé d'ensemble de cette phénoménologie actuelle. L'auteur fait preuve d'un sens critique très sûr, lorsqu'après une introduction aux postulats et concepts de base de cette approche, il évalue le mérite respectif des divers philosophes qui ont mis à point cette théorie nouvelle de la connaissance. Nous serions tentés toutefois de chicaner cet auteur de ne pas mentionner à aucun endroit de son ouvrage que c'est la phénoménologie qui a renouvelé depuis dix ans les hypothèses et les perspectives de la plupart des secteurs de la psychologie. La Psychologie Sociale et la Psychologie Collective tout spécialement lui doivent ses découvertes les plus authentiques et le plus génial de ses chercheurs, Kurt Lewin.

Bernard Mailhiot, O.P.

DANIEL-ROPS — « L'Eglise des Temps barbares ». Les Editions Arthème Fayard, Paris-XIV. 19 cm. 776 pages.

Journaux et revues d'ici et de l'étranger ont déjà signalé cet important volume de l'œuvre ineffable de Daniel-Rops. Il est de la même veine que les précédents. La science, l'histoire, l'érudition, la doctrine et la littérature, sous la plume de l'auteur, font un ménage séduisant. Les pages les plus palpitantes d'héroïsme et de tribulations de l'Histoire de l'Eglise nous jettent dans un drame qui donne force, courage et confiance aux militants d'aujourd'hui.

Un volume que tout chrétien qui sait lire doit avoir sur sa table.

A. L.

Franziskus-Maria Stratmann, O. P. — « Jésus-Christ et l'Etat ». Traduit de l'allemand par P. Lorson, S. J. Casterman, Paris-Tournai, 1952. 21 cm. 176 pages.

Voici un livre qui ne manquera pas d'intéresser nos légistes, nos sociologues, tous ceux que préoccupent les questions sociales et religieuses. L'auteur est une personnalité internationale de premier plan. Directeur de la « Ligue catholique allemande pour la paix », conférencier écouté dans de nombreux congrès, privé de ses droits de citoyen en 1940, traqué par la police d'Etat durant la guerre, c'est dans des conditions particulièrement pénibles qu'il composa ce livre d'où jaillissent en des pages brûlantes d'actualité les problèmes qui divisent le monde d'aujourd'hui: Jésus-Christ et l'Etat.

Sur les fondements bibliques, historiques s'élève graduellement la Souveraineté du Christ, quoique voilée. C'est l'objet de la première partie. *Le Christ comme subordonné* constitue la seconde partie, la plus importante du volume. On y trouve des chapitres d'une rare audace, mais combien juste, sur la fuite en Egyte, Jésus et le nationalisme juif, le partage entre la religion et la nation, etc... Un livre que tous nos prédicateurs et conférenciers du 24 juin et tous nos dirigeants d'action catholique ou simplement sociale feront bien d'exploiter à fond.

A. L.

En collaboration — « Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique ». Direction : Marcel Viller, S. J. Fascicule XIII. Beauchesne et ses Fils, 117 rue de Rennes, Paris.

L'éloge de ce dictionnaire n'est plus à faire. Il est assez connu des ecclésiastiques et religieuses qui le consultent sans cesse pour l'information et la doctrine. Ce fascicule qui ne le cède en rien aux précédents commence, dans l'ordre alphabétique, à *Connaissance de soi* pour se terminer à *Contemplation.* Entre les deux on trouve : conscience, conseils, consolation, etc... à travers l'histoire et aussi le développement doctrinal.

L. Ruger — « In terram bonam ». Sermons pour enfants. Collection *La prédication nouvelle.* Les Editions Salvator, Mulhouse et Maison Casterman, Paris-Tournai. 18 cm. 224 pages.

L'auteur se préoccupe moins d'enseigner que de former, moins d'instruire que de faire aimer. Il plante « in terram bonam » c'est-à-dire en plein cœur. L'amour est vie. Qui aime le Christ aime ses préceptes et les pratique où qu'il se trouve. Faire connaître et aimer Dieu d'abord n'est-il pas le meilleur moyen d'observer ensuite ses commandements. Ce livre rendra de grands services non seulement aux prédicateurs, mais encore aux professeurs : religieux et laïques de toutes nos écoles primaires.

Dom GUÉRANGER — « L'Année liturgique ». Vol. II : *Septuagésime, Carême et Passion.* Desclée & Cie, Tournai, Belgique. 17 cm. 1024 pages.

Cette nouvelle édition revue et mise à jour par les moines de Solesmes ne fait que compléter l'œuvre admirable de Dom Guéranger. Toutefois l'Eglise, depuis cinquante ans, ayant supprimé quelques fêtes et en ayant institué beaucoup d'autres, l'ouvrage a dû subir plusieurs suppressions et être pourvu de chapitres nouveaux. D'autre part, les récents progrès de la science historique ont apporté la lumière sur l'origine de certains rites ou la vie de certains Saints : des éclaircissements ont donc paru indispensables. Enfin, on a cru devoir alléger l'ensemble des textes tirés des diverses liturgies et se borner à une anthologie plus restreinte. En adoptant un format plus commode, on pourra ainsi réduire l'ouvrage de quinze à six ou sept volumes, de manière à le rendre plus accessible au public. Sous cette nouvelle forme, l'on espère que l'Année Liturgique trouvera bon accueil, et que les fidèles lui garderont la confiance qui, depuis un siècle, ne s'est jamais démentie.

Hyppolite HONORÉ — « 70 plans de sermons ». Collection *La prédication nouvelle.* Les Editions Salvator, Mulhouse et Maison Casterman, Paris-Tournai. 19 cm. 168 pages.

« La doctrine du Christ ne fait pas peur aux prolétaires ; mais ce qui les déroute, c'est la manière dont on la présente », lit-on dans *France, pays de mission.* L'auteur ému du peu de réaction des milieux populaires devant la parole de Dieu voulut y remédier. Il constata que ce qui fait le succès des journaux à gros tirage, c'est qu'ils sont à la portée du lecteur moyen et surtout s'inspirent de l'actualité. Alors il fit entrer la doctrine dans l'actualité, adopta le style direct, l'expression forte et imagée, la langue du peuple. C'est le résultat de cette expérience que nous donnent ces 70 plans de sermons. Au prédicateur canadien de les adapter à son auditoire.

A. L.

Une Carmélite de Saint-Joseph — « Thérèse d'Avila présentée aux jeunes ». P. Lethielleux, Paris-VI, 1952. 22 cm. 64 pages.

Mettre la vie prodigieuse de la grande Thérèse D'Avila, la femme la plus étonnante de tous les siècles, à la portée des jeunes, dans une présentation attrayante où l'illustration est des plus évocatrices, telle est la réussite merveilleuse de cet album.

A. L.